

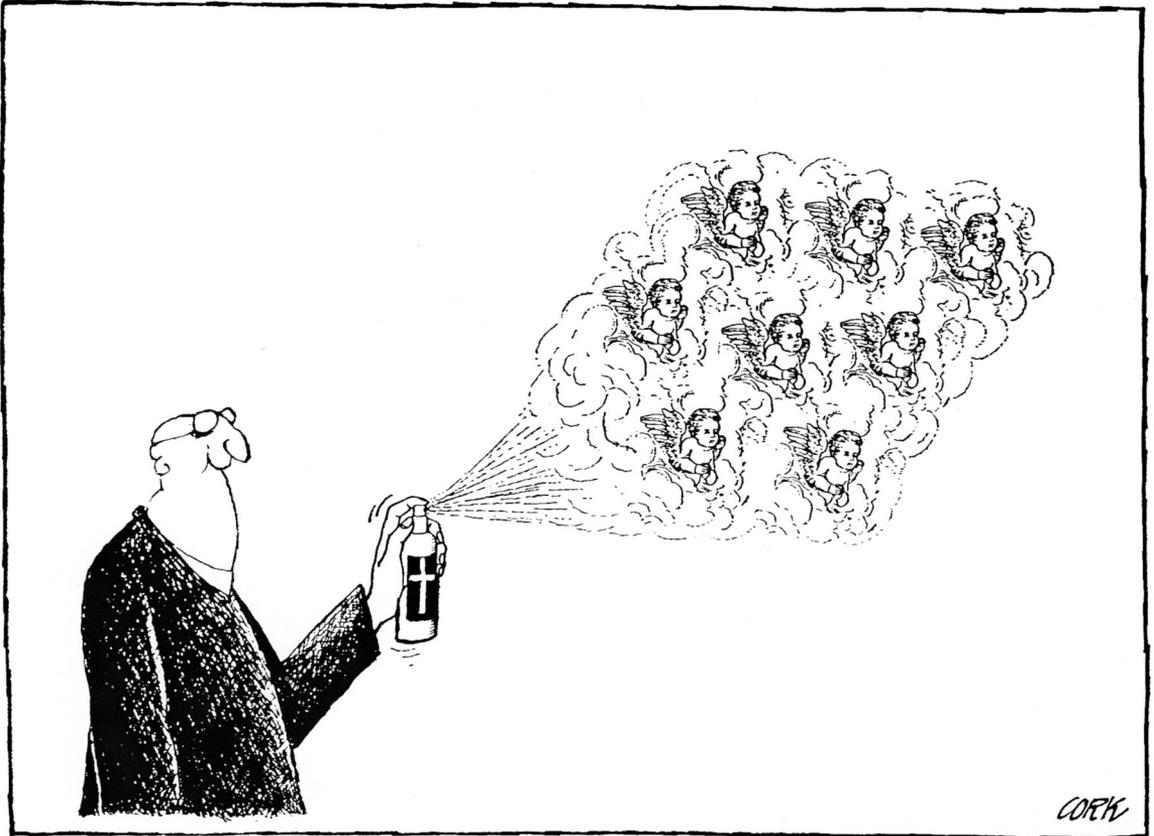
# choisir

revue culturelle  
n° 662 – février 2015

## Laïcité et transcendance

**Société**  
Egypte et caricature

**Lettres**  
Sade et la Révolution



# choisir

n° 662 février 2015

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Pierre Emonet sj

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Stjepan Kusar, théologien  
tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj  
Bruno Fuglistaller sj  
Joseph Hug sj  
Jean-Bernard Livio sj  
Etienne Perrot sj  
Luc Ruedin sj

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.–  
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.–  
CCP : 12-413-1 «**choisir**»  
Pour l'étranger : FS 100.–  
par avion : FS 105.–  
Prix au numéro : FS 9.–

**choisir** = ISSN 0009-4994

[www.choisir.ch](http://www.choisir.ch) / [www.jesuites.ch](http://www.jesuites.ch)

## Illustrations

Couverture : Henri Gaud / CIRIC : vitrail de Sarkis (2004), Azay-sur-Cher (F)  
p. II couverture : Cork  
p. 7 : Fondation Anak-Tnk  
p. 11 : Philippe Lissac / GODONG  
p. 22 : Doaa El Adl  
p. 23 : Andeel  
p. 30 : Jean-Luc Godard  
p. 32 : Mercedes Riedy  
p. 34 : Collection Pierre Leroy. Photo Naomi Wenger

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Hymne à la transcendance ! <i>par Etienne Perrot</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Motions et émotions... <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Religions</b>	<b>9</b>
Religion et liberté. Responsabilité du vivre-ensemble <i>par Thierry Collaud</i>	
<b>Religions</b>	<b>13</b>
Les laïcités suisses <i>par Roland J. Campiche</i>	
<b>Religions</b>	<b>17</b>
Serpent et colombe. Pour un dialogue islamo-chrétien intelligent <i>par Thierry Schelling</i>	
<b>Politique</b>	<b>21</b>
Caricaturer l'Egypte <i>par Giulia Bertoluzzi et Costanza Spocci</i>	
<b>Politique</b>	<b>24</b>
Chine. Un développement (d)étonnant <i>par Elmar zur Bonsen</i>	
<b>Libres propos</b>	<b>26</b>
<b>Cinéma</b>	<b>29</b>
Mode mineur, mode majeur <i>par Patrick Bittar</i>	
<b>Théâtre</b>	<b>31</b>
Du bonheur du rire <i>par Valérie Bory</i>	
<b>Lettres</b>	<b>33</b>
Sade et la Révolution <i>par Gérard Joulie</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>36</b>
Un jésuite dans la tourmente <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>38</b>
Rencontres <i>par René Longet</i>	
<b>Chronique</b>	<b>44</b>
Le silence <i>par Matthieu Mégevand</i>	

# Hymne à la transcendance !

*Les attentats injustifiables contre le personnel de l'hebdomadaire Charlie Hebdo ont provoqué un mouvement planétaire de protestation, bien orchestré par les politiques. Parmi tous les slogans, le plus répandu fut, sans aucun doute, « Je suis Charlie ». Ce slogan a résonné jusque dans le temple de Carouge, ce dimanche 11 janvier, où le pasteur le placardait sur sa toge noire, avant d'expliquer le sens de cette solidarité : ni au nom de l'unité (trop sensible à la récupération politique), ni au nom de la citoyenneté (trop sujette au refus des étrangers), mais au nom de l'humanité bafouée dans son existence-même, et dont la dignité est inséparable de la liberté d'expression.*

*Qui ne souscrirait à ces valeurs, qui s'appliquent notamment à la liberté de conscience et de religion dans son expression publique (article 18 de la Déclaration universelle des droits de l'homme) ? Mais le légitime mouvement d'indignation ne saurait faire oublier les autres valeurs sans lesquelles la vie sociale devient inhumaine. Ironie, le mépris, la négation de ce que l'on ne comprend pas, la mise à mort symbolique de l'autre, tout cela interdit le vivre ensemble.*

*S'identifiant peut-être à Charlie, les politiciens qui ont organisé la manifestation monstre du dimanche 12 janvier l'ont qualifiée de « républicaine ». Curieuse appellation lorsque l'on dénombre, parmi les chefs d'Etat ou de gouvernement qui paraissent en première ligne, des rois, des autocrates et des fauteurs de violence aux pratiques bien éloignées des valeurs de la République. Mais plus curieuse encore est cette appellation si elle prétend placer ces valeurs de la République au-dessus de celles de la religion, comme si la République ne supposait pas quelques conditions « religieuses » sans lesquelles liberté, égalité, laïcité, Etat de droit, tolérance, fraternité ne sont que des mots creux. Le catéchisme (sic) enseigné aux apprenties de la Grande loge féminine de France reconnaissait que, « ayant pour effet de relier les hommes entre eux, la franc-maçonnerie est une religion dans le sens le plus large et le plus élevé du terme ».*

*Dans ce numéro de choisir, l'article du professeur d'éthique sociale chrétienne<sup>1</sup> pose le vrai problème : l'humanité est-elle viable en dehors d'une transcendance publiquement affirmée, que les religions expriment à leurs manières ? Une laïcité bornée (qui n'est pas la laïcité) répond « oui » à cette question. Cette réponse nie l'évidence. Dans les années nonante, un frère maçon du Grand Orient de France, Philippe Dechartres, ancien ministre de la Participation dans le gouvernement du général de Gaulle, investissait les loges maçonniques pour expliquer qu'existait déjà, au sein même du fonctionnement républicain, une transcendance, qu'il qualifiait de laïque.<sup>2</sup> « Lorsque vous lisez un texte, me disait-il, l'esprit que vous y découvrez est-il extérieur aux mots, aux phrases ? Lorsque les urnes manifestent ce que vous appelez la volonté générale, ce résultat est-il extérieur à la votation de chacun des citoyens ? » En contre-point, je me souvenais de cette remarque, étonnante de naïveté, tombée, dit-on, des lèvres de Mme Thatcher : « La société n'existe pas, je n'ai rencontré que des individus. » Pour beaucoup de nos contemporains, le peuple n'existe pas, ils ne rencontrent que leurs voisins (et encore... !); pour d'autres, l'Etat n'existe pas, ils ne rencontrent que des appareils répressifs, idéologiques ou économiques.*

*Les chrétiens, pour leur part, n'ont pas peur de découvrir la Transcendance, fût-elle qualifiée de laïque, non pas en dehors du monde profane, mais bien comme ce qui rend humain le monde où ils vivent.<sup>3</sup>*

**Etienne Perrot sj**

1 • **Thierry Collaud**, *Religion et liberté*, pp. 9-12.

2 • On peut appeler cela la transcendance « horizontale », par opposition à la transcendance « verticale » qui sous-tend le « divin » des religions en général, ou même le Dieu des chrétiens. (n.d.l.r.)

3 • Lire aussi, à la p. 38 de ce numéro, la recension du livre de **Yves Ledure**, *Sécularisation et spiritualité*. (n.d.l.r.)

---

 ■ Info
 

---

### Corruption au Mexique

« Le pays est gravement blessé et contaminé par une bactérie qui a porté la démocratie au seuil de la mort : il s'agit de la corruption, une pratique commune qui est devenue quelque chose de naturel, au point qu'elle constitue une condition personnelle et sociale liée aux mœurs. » C'est ainsi que débute l'éditorial de l'hebdomadaire de l'archidiocèse de Mexico du 11 janvier dernier. « La corruption est la vraie cause du développement du trafic de drogue et de la criminalité organisée, de l'inégalité sociale, de l'affaiblissement des institutions et de la mauvaise administration de la justice qui favorise l'impunité et accroît le désespoir du citoyen mexicain », poursuit le texte. L'hebdomadaire appelle donc le gouvernement mexicain et les partis politiques du pays à instaurer d'urgence des mesures de lutte contre la corruption, tant préventives que punitives. (fides/réd.)

---

 ■ Info
 

---

### Traite des humains

Une Journée internationale de prière et de réflexion contre la traite des êtres humains aura lieu à Rome, le 8 février prochain. Elle est organisée par le Conseil pontifical pour la pastorale des migrants, le Conseil pontifical Justice et Paix et les Unions internationales féminine et masculine des Supérieurs généraux.

La traite des êtres humains est une forme d'esclavage moderne, une activité criminelle et une entreprise très lucrative. Elle touche près de 21 millions de personnes dans le monde,

dont 800 000 dans l'Union européenne (UE). Parmi les victimes dans l'UE, près de 60 % proviennent des Etats membres. Et on estime que 16 % de ces « esclaves modernes » sont des enfants, parfois vendus pour des sommes allant jusqu'à 40 000 euros. Outre l'exploitation sexuelle et le travail forcé, la traite des êtres humains prend de nouvelles formes, par exemple à des fins de reproduction (maternité de substitution forcée, adoption illégale).

Les évêques d'Europe (COMECE) estiment qu'il est urgent pour l'UE et ses Etats membres de mettre en œuvre le cadre juridique existant, et d'intensifier leur coopération avec la société civile et les organisations d'Eglise qui travaillent avec les victimes au niveau local. (apic/réd.)

---

 ■ Info
 

---

### Multinationales responsables

Quelque 50 organisations de développement et de droits humains, associations de défense de l'environnement, syndicats et groupements d'Eglise ont créé à Berne une coalition en vue du lancement de l'initiative populaire *Pour des multinationales responsables*. L'objectif est de s'assurer que les entreprises suisses respectent les droits humains et les normes environnementales dans le cadre de leurs activités à l'étranger. L'initiative prend le relais de la campagne *Droit sans frontières* lancée en 2011.

Les modalités du devoir de diligence demandé par les initiants devraient tenir compte des risques spécifiques présentés par les entreprises. La majorité des PME ne serait donc pas concernée.

Le texte de l'initiative est actuellement examiné par la Chancellerie fédérale et la collecte de signatures est prévue pour fin avril. (com/apic/réd.)

---

## ■ Info

### OGM en Europe

Le Parlement européen a adopté fin 2014 une nouvelle législation permettant aux Etats membres de restreindre ou d'interdire la culture de plantes génétiquement modifiées (GM) sur leur territoire, même si celle-ci est autorisée au niveau européen. Les motifs invoqués pourront être d'ordre environnemental, socio-économique, d'aménagement du territoire ou de politique agricole. Les Verts européens ont critiqué ce compromis qui, selon eux, risque de conduire à « une Europe des OGM à la carte ».

Le maïs MON810 est actuellement le seul OGM cultivé dans l'Union européenne, indique la Coordination romande sur le génie génétique. La nouvelle législation entrera en vigueur au printemps 2015. (Newsletter STOP OGM/réd.)

---

## ■ Info

### Vestiges chrétiens en Arabie

On connaît l'existence d'évêchés chrétiens autour de la Péninsule arabique, mais moins le fait que les chrétiens étaient présents au 1<sup>er</sup> siècle au cœur même de la Péninsule, comme le prouvent les vestiges du monastère de Kilwa, en territoire saoudien. Les autorités saoudiennes ont rapidement classé le site comme un temple nabatéen, et ont

fait recouvrir le monastère sorti des sables par des archéologues saoudiens. Guy-Roger Conchon a pris part en 2008 à la mission archéologique de Kilwa, menée par l'Université de Nancy 2. Lors d'une conférence donnée en janvier au Liban, le chercheur a expliqué que cet ensemble monastique avait déjà été signalé dans les années 40 par une expédition anglaise.

Située sur la route caravanière de la myrrhe et de l'encens, la communauté de Kilwa tirait profit d'une agriculture irriguée au moyen de systèmes hydrauliques ambitieux. Ces chrétiens ont laissé de nombreux témoignages architecturaux (cellules isolées, chapelle, citernes d'eau, jardins...), une quantité de croix marquées sur la pierre et des épigraphies commémorant les cultes. « Le toponyme et l'architecture sont des détails qui indiquent une culture syrienne », souligne Guy-Roger Conchon. Le système constructif notamment rappelle celui de la plaine du Hauran, en Syrie. (apic/réd.)

---

## ■ Info

### Dialogue astronomique

Un congrès *Astronomie dans le christianisme et dans l'Islam* a été organisé du 13 au 15 janvier à Castelgandolfo, par l'Observatoire du Vatican et l'ambassade de l'Iran auprès du Saint-Siège. Le dialogue interculturel « doit porter aussi sur la science », ont déclaré les organisateurs. L'événement a eu lieu à l'occasion du début de l'Année internationale de la lumière et des techniques utilisant la lumière, décrétée par l'Unesco.

Farid Ghassemilou, de l'Islamic Encyclopedia Foundation, a rappelé à cette occasion que « l'astronomie est un pa-

trimoine commun de la communauté mondiale : la civilisation islamique a utilisé les résultats de l'astronomie grecque pour se développer et les civilisations européennes ont utilisé le savoir d'astronomes islamiques en traduisant certains ouvrages d'astronomie de la civilisation islamique au Moyen-Age. »

(zenit/réd.)

---

■ Info

### Vues d'Égypte

Le patriarche copte orthodoxe Tawadros II a exprimé sa désapprobation face à la couverture du *Charlie Hebdo* qui a suivi l'attentat contre la rédaction. Les caricatures représentant Mahomet sont pour lui « offensantes (...) Lorsque les offenses concernent les religions, elles ne peuvent pas être approuvées, ni au plan humain ni au plan moral ou social. Elles n'aident pas la paix dans le monde et ne produisent aucun bénéfice », a expliqué le patriarche.

Un avis partagé par l'évêque copte catholique de Gizeh, Mgr Antonios Aziz. « Les caricatures sont exaltées comme expression de la liberté mais la vraie liberté est toujours responsable. Elle n'offense pas gratuitement, elle ne ridiculise pas et ne blesse pas les autres en les touchant dans ce qu'ils ont le plus à cœur, surtout en matière de religion et de foi. » (fides/réd.)

---

■ Info

### Le Caire contre les athées

L'organisation internationale de défense des droits humains Human Rights Watch (HWR) a appelé l'Égypte à cesser de persécuter les gens pour athéisme, suite à la condamnation à la

prison d'un étudiant pour avoir « insulté Dieu et son prophète » ; il avait annoncé son athéisme sur son compte Facebook. Ce type de condamnation est fréquent en Égypte, où les fonctionnaires peuvent perdre leur emploi sur la simple accusation de propager des croyances athées. Pour Sarah Leah Whitson, directrice pour le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord de HRW, ces condamnations pour blasphème font partie d'une « répression gouvernementale coordonnée visant ceux qui sont considérés comme athées ».

La législation égyptienne est très sévère : elle punit toute insulte ou tout manque de respect à l'égard des trois religions monothéistes que la Constitution du pays reconnaît. (apic/réd.)

---

■ Info

### Le pape chez les bouddhistes

La visite du pape au Sri Lanka (12-15 janvier) a été placée sous le signe de la rencontre interreligieuse, un message fort au vu du contexte de ce pays meurtri par une longue guerre civile (1983-2009) entre Cinghalais et Tamouls, respectivement à majorité bouddhiste et hindouiste.

Le pape François a participé à Colombo à une rencontre avec des représentants bouddhistes, hindous, musulmans et chrétiens. Il y a rappelé le respect de l'Église pour les autres religions, traditions et croyances (affirmé par *Nostra aetate*). « J'espère que ma visite aidera à encourager et à approfondir les diverses formes de coopération interreligieuse et œcuménique entreprises ces dernières années [au Sri Lanka] », a-t-il déclaré. Il a précisé toutefois que, « comme l'enseigne l'ex-

Lire encore à ce sujet l'article de **Giulia Bertoluzzi** et **Costanza Spocci**, *Caricaturer l'Égypte*, à nos pp. 21-23.

périence, pour qu'un tel dialogue et une telle rencontre soient efficaces, ils doivent se fonder sur une présentation complète et sincère de nos convictions respectives. Certainement, un tel dialogue fera ressortir combien nos croyances, traditions et pratiques sont différentes. Et cependant, si nous sommes honnêtes dans la façon de présenter nos convictions, nous serons capables de voir plus clairement tout ce que nous avons en commun. »

Le pape a effectué en outre une visite imprévue au temple bouddhiste Mahabodi Viharaya. Les moines de la communauté ont ouvert le grand reliquaire - geste qui a lieu généralement une seule fois par an - contenant les restes de deux saints disciples du Bouddha. Selon Mgr Marshall Andradi, évêque d'Anuradhapura, les bouddhistes apprécient le pape « pour son engagement en tant qu'homme de paix, de réconciliation, parce qu'il cherche à créer de bonnes relations avec toutes les autres religions, mais aussi parce que c'est un homme qui aime les pauvres ». (*Librairie éditrice du Vatican/zenit/réd.*)

## Info

### Chrétiens en Chine

Selon *AsiaNews*, toujours davantage de Chinois se distancient du régime communiste et se tournent vers la religion, notamment vers le christianisme. Le nombre exact de chrétiens reste néanmoins inconnu, car seuls les catholiques et les protestants enregistrés par l'Etat sont recensés officiellement, au contraire des très nombreux croyants qui pratiquent leur foi dans des Eglises domestiques et des communautés non officielles. L'athéisme reste tout de même prédominant en Chine. (*apic/réd.*)

## Info

### Un rêve d'enfants exaucé

Le rêve des enfants des rues de Manille, dont *choisir* s'est fait témoin dans la revue de janvier (*Manille, la leçon des enfants des rues*), a été exaucé par le pape. Plus de 300 enfants ont explosé de joie le 16 janvier passé, en voyant le pape franchir, pour une visite surprise, le seuil de la Fondation TNK qui s'occupe d'eux. Les enfants avaient lancé une invitation au pape plusieurs mois avant, en lui adressant lettres et dessins.

Le Saint-Père a aussi écouté les témoignages de Jun Chura, 14 ans, et Glyzelle Iris, 12 ans, enfants des rues recueillis par la Fondation, qui ont connu l'enfer des trottoirs de Manille. « Pourquoi Dieu permet-il ces choses quand les enfants n'ont commis aucune faute ? », a demandé la jeune fille en éclatant en sanglots. Emu, François a pris les deux enfants dans ses bras. Cette image restera sans aucun doute l'une des plus marquantes du voyage apostolique du pape aux Philippines. (*com/réd.*)



## Motions et émotions...

*Les premiers jours de cette année et les événements tragiques qui les ont suivis ont suscité beaucoup d'émotions. Pendant plusieurs jours, à la télévision, à la radio et dans les journaux, le monde n'a été qu'une alternance de sentiments contradictoires : joie, peur, inquiétude, curiosité, révolte, colère, soulagement... et chacun a perçu, plus ou moins confusément, que certains de ces sentiments sont plus grands que d'autres, durent plus ou nous « touchent » plus profondément. J'ai parfois eu, pour ma part, l'impression d'être manipulé, conditionné par les images et les commentaires que suscitaient ces événements dramatiques.*

*Pourquoi ce ressenti, alors que la spiritualité des Exercices de saint Ignace donne une grande importance au fait d'être affecté par les scènes que l'on contemple dans l'Écriture ? S'agit-il des mêmes émotions ? Que faire avec elles ?*

*Il est vrai que lorsque l'on parle des Exercices, on souligne l'importance des mouvements intérieurs ; parfois on entend parler d'émotions... Ignace lui-même n'utilisa pas ce terme, mais évoqua des « motions », des « mouvements ». Ainsi lorsque nous méditons un passage de l'Écriture, des choses se déplacent en nous. Les images qui montent lorsque nous prions avec l'Évangile, les mots que nous lisons, les personnes que nous « voyons » nous font bouger. Et d'une certaine façon, ces « mouvements » disent quelque chose de notre relation au texte, aux autres et à Dieu.*

*Comment ce qui bouge en nous peut-il être révélateur de l'action de Dieu ? Evidemment, il ne l'est pas immédiatement. L'idée et surtout l'expérience d'Ignace découlent d'une certaine vision de l'homme et de Dieu. Fondamentalement, l'être humain est une créature. Il a une place dans le projet que Dieu a pour le monde. Et dans cette perspective le monde a un sens, une origine et une fin. Et le projet de Dieu est étroitement lié à cette origine et à cette fin. Et si Dieu a créé le monde et l'être humain, c'est pour que l'être humain accède au bonheur, qui passe par la capacité d'établir des relations et d'en être affecté.*

*Les mouvements sont comme les révélateurs de ces relations : relation à l'actualité, aux autres ou à Dieu. C'est pourquoi il est important d'essayer de repérer d'où ils viennent, de « discerner ». Sont-ils causés par quelque chose d'extérieur à nous, telles des informations, des images, ou d'intérieur à nous, comme nos pensées... Si nous ne faisons pas cet effort, nous risquons d'être les jouets de ces motions et d'agir en étant animés par de mauvaises raisons. C'est la leçon à tirer des Exercices, qui nous enseignent à donner à nos émotions leur juste place.*

**Bruno Fuglistaller sj**

# Religion et liberté

## Responsabilité du vivre-ensemble

●●● **Thierry Collaud**, Neuchâtel

Professeur d'éthique sociale chrétienne, Université de Fribourg

Les dramatiques événements parisiens du début de l'année, où de nombreuses personnes ont perdu la vie en particulier au journal *Charlie Hebdo*, ont été décrits comme une menace sur la liberté d'expression, considérée comme la valeur phare du laïcisme républicain à la française. Le fait que ce journal ait en partie fait son fonds de commerce d'une critique féroce du religieux, allant fréquemment jusqu'à l'insulte au nom d'une liberté d'expression sans limites, pose la question du rapport entre liberté et religion, mais aussi de celui entre liberté d'expression et liberté religieuse. Mon hypothèse est que la liberté d'expression ainsi conçue amène une violation de la liberté religieuse.

Dire cela signifie que l'on mette sur le même plan ces deux libertés. Or l'évolution contemporaine de la laïcité essaie au contraire de les dissocier, en assignant la liberté d'expression à l'espace public et la liberté de religion à l'espace privé. Il faut montrer que ce mouvement peut être à la source de violences symboliques, d'insatisfactions et de ressentiments qui génèrent à leur tour une violence réelle.

Avant de revenir sur ces éléments, il faut préciser quelque peu les notions de religion et de liberté qui sont souvent mal comprises et sources d'ambiguïté.

### Tous religieux

Dire, comme certains l'on fait, que *Charlie Hebdo* a été frappé pour avoir « osé critiquer les religions » signifie que l'on considère celles-ci comme des sous-ensembles limités du corps social, auxquels quelques personnes feraient allégeance, la liberté religieuse consistant à pouvoir entrer ou sortir librement d'un de ces sous-ensembles. Ce qui se passerait dans ces groupes ne devrait en aucun cas avoir d'influence sur le reste de la société qui, non intéressée voire hostile, chercherait à préserver le côté areligieux de l'espace commun.

Or c'est une vue par trop simpliste de considérer qu'il y aurait des humains amateurs de religieux, comme on peut être amateur de musique folklorique, et d'autres qui ne le seraient pas. En effet, la religion est l'expression visible de la *dimension spirituelle*, qui est constitutive de chaque être humain et le lieu où chacun est questionné et rejoint par plus grand que soi. Quel homme n'est pas sensible à la beauté qui l'amène à découvrir dans les choses une « visibilité secrète » ?<sup>2</sup> Quel

*L'Aide à l'Eglise en détresse (AED) a publié en octobre 2014 son « Rapport sur la liberté religieuse dans le monde ».<sup>1</sup> Celui-ci décrit de nombreuses situations de discriminations ou de persécutions liées à l'appartenance religieuse. Les pays occidentaux sont également concernés par la fragilisation du respect de la liberté religieuse, due ici, en partie, à une laïcité mal comprise.*

1 • Qui couvre les événements d'octobre 2012 à juin 2014. (n.d.l.r.)

2 • **Maurice Merleau-Ponty**, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard (Folio Essais, 13) 2003, p. 22.

homme ne se pose pas, une fois ou l'autre, la question du sens de sa vie ? Nous ne serions que des animaux extrêmement inventifs, dit Karl Rahner, si nous ne nous posions pas, ne serait-ce que pour la nier, la question de Dieu.<sup>3</sup>

Il n'existe pas, comme on voudrait le croire, de spiritualité pure, dégagée de la gangue malsaine du religieux. En tant qu'esprits incarnés, nous avons tous besoin de mettre des mots sur les expériences de sens ou de non-sens, de les relier à des symboles pour dire l'indicible, de les insérer dans des histoires et dans des communautés. Nous avons, dans ces communautés, besoin de désigner des personnages signifiants, des témoins, des guides qui nous aident à avancer, nous avons besoin de baliser nos chemins de rites et de symboles pour relier ce que nous faisons à l'au-delà du visible.

Cette tâche du religieux, qui est de permettre à l'humain de vivre sa dimension spirituelle, est inévitablement une tâche collective. Le *relier*, qui est à l'origine étymologique du religieux, relie à Dieu, à une transcendance ou à un absolu, mais nous relie aussi les uns aux autres face à ce qui nous dépasse, pour qu'ensemble nous puissions tenter d'y donner du sens.

Ceux qui, à notre époque, croient abandonner le religieux et s'en éloigner ne font que le recréer sous une autre forme. Cela a été manifeste après le drame de *Charlie Hebdo* : la question du sens, individuel et encore beaucoup plus communautaire, est immédiatement apparue, à laquelle ont tenté de répondre les marches, les fleurs, les bougies, le sentiment de faire partie d'un tout plus grand s'exprimant dans des slogans identificatoires, etc.

De manière tout à fait exemplaire, on a immédiatement mobilisé, en dehors du

religieux des religions, un religieux laïc, montrant par là que ceux qui se veulent hors de l'espace religieux se sont reconstruit d'autres images de l'absolu ou de la transcendance, d'autres figures identificatoires, d'autres ritualités.

Le dernier élément à souligner est celui de la subjectivité de l'expérience spirituelle, qui appartient en propre à l'individu et qui est donc nécessairement dans le champ de la liberté. Même si l'expérience a besoin de la communauté pour sa gestion, elle reste fondamentalement une expérience que la personne reçoit et qu'elle ne maîtrise pas. Cette passivité non maîtrisable de l'expérience, qui suscite une *foi-conscience* avant une *foi-connaissance*, exclut par elle-même toute contrainte. En résumé, la religion n'est pas d'abord un corpus de croyances ou une institution normative, mais elle est une mise en scène du monde de manière à ce que l'absolu, de quelque manière qu'on le définit, puisse s'y rendre visible et qu'on puisse collectivement en rendre compte et par là y participer. Cela implique que si on l'accepte qu'il n'y a pas d'humain qui ne soit interpellé par ce qui le dépasse et le transcende, il n'y a pas non plus, dans une société humaine, d'espace sans religion, qu'elle soit instituée, informelle, voire inconsciente.

## Liberté créatrice

Il faut encore dire quelques mots sur la liberté pour, là aussi, se démarquer d'une vision trop unilatérale qui l'identifie à l'absence de limites ou de contraintes. La liberté du journaliste

3 • *Traité fondamental de la foi (Grundkurs des Glaubens)*, Paris, Centurion 1983, p. 64.

consisterait à pouvoir s'exprimer sans censure, jusque dans la démesure. Cependant le dessin de presse, s'il exprime l'absence de contrainte individuelle, est également un acte public. Il met par là en jeu un autre aspect de la liberté, qui est la capacité de construire ensemble le monde commun à partir des actions que nous posons. C'est la définition que donne Hannah Arendt de la liberté politique.<sup>4</sup>

La philosophe oppose une liberté individuelle liée au vouloir (« je fais ce que je veux ») à une liberté qui ne peut pas être dissociée du vivre-ensemble (« le fait d'agir et de s'associer avec d'autres ») à l'image des hommes libres sur l'agora grecque qui construisent la cité. C'est pour elle cette association dans un agir commun qui crée et qui maintient le monde commun où nous vivons.

La liberté prend tout son sens quand elle se fait créatrice, quand elle crée le monde comme espace pour la naissance et le déploiement des humains. Inversement, elle se dévalorise si elle ne participe aucunement à la création d'un monde commun ou si elle participe à sa déstructuration et à sa fragmentation. Dans ce sens, la liberté d'expression du dessinateur de *Charlie Hebdo* est constructive lorsque, sous la forme de l'humour et de la satire, elle émet un regard critique permettant des réaménagements positifs de l'espace social ; mais elle est destructrice de l'espace commun quand elle se fait attaque, non-reconnaissance, négation de valeurs chères à un groupe.

## Liberté religieuse

« La nature sociale de l'homme requiert... qu'en matière religieuse, il ait des échanges avec d'autres, qu'il professe sa religion sous une forme communautaire. »<sup>5</sup>

La liberté religieuse va bien au-delà de la liberté de choisir un système de croyances. Elle fait partie de la liberté politique et en dit probablement la forme la plus haute, c'est-à-dire la construction d'un monde commun qui ait une dimension spirituelle, et qui, à ce titre, soit pleinement humain. Nous avons besoin dans la vie publique de figures de focalisation et d'identification. La liberté religieuse implique la pluralité possible de ces figures dans l'espace public et non leur disparition. Dans ce sens, la laïcité radicale va à l'encontre de la liberté religieuse.

En fonction de ce qui a été dit, la liberté religieuse aura les déclinaisons suivantes : premièrement, la liberté individuelle de choisir (ou de rejeter) une communauté religieuse d'appartenance ; deuxièmement, la liberté politique nécessaire pour créer et maintenir dans cette communauté l'espace commun d'une religion particulière ;

Manifestation du  
11 janvier à Paris



4 • « Qu'est-ce que la liberté ? », in *La crise de la culture : huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard 2012, pp. 186-222.

5 • **Vatican II**, *Dignitatis humanae*, § 3, Rome 1965.

cependant, si on ne veut pas tomber dans le piège d'un communautarisme fragmentant l'espace public, il faut nécessairement introduire une troisième déclinaison de la liberté religieuse sous forme d'une liberté politique concernant l'entier de la société. C'est cette construction d'un monde vraiment commun qui est le plus grand défi de notre époque.

Il s'agit de donner leur vraie place à chacune des expressions du religieux, y compris à sa forme laïque. La liberté religieuse consisterait alors, pour les individus et pour les communautés, à pouvoir faire surgir du neuf qui ne soit pas destructeur de l'autre, dans un espace public pacifié, parce que réceptif à l'apport de chacun.

La liberté religieuse implique l'acceptation, souvent inconfortable, que l'autre puisse aussi être un chercheur de Dieu, même si, par exemple, je suis convaincu en tant que chrétien que le Christ est le véritable chemin qui mène au Père. C'est accorder à l'autre le droit de pratiquer une religion, c'est reconnaître que la liberté qu'il met en œuvre est une liberté *religieuse*, c'est-à-dire reconnaître qu'il cherche, avec honnêteté et à partir d'elle, à construire avec moi un monde commun, conscient de sa dimension spirituelle.

## Réductions et tensions

Mais d'où vient alors la violence que l'épisode de *Charlie Hebdo* met dramatiquement au premier plan ? Ne vient-elle pas de la tension entre ces deux représentations du religieux ? Le refus de voir le religieux comme un phénomène universel cherche à le cantonner dans un lieu bien déterminé de l'espace social. Or le religieux inévitablement déborde, parce qu'il est constitutif de

l'espace public dans son entier. C'est ce caractère constitutif non reconnu ou non accepté qui génère des tensions. Le laïcisme dogmatique et libertaire s'offusque de voir le religieux empiéter sur l'espace laïque,<sup>6</sup> ne reconnaissant pas que la laïcité est elle-même participante d'une structure religieuse. Le fanatisme religieux, lui, s'offusque de ce que l'on puisse attaquer ce qu'il estime central pour la vie personnelle et commune. Les deux n'ont pas perçu la présence inévitable dans nos sociétés d'expressions multiples du religieux comme expression de la tension de l'humain vers l'absolu.

On terminera en renvoyant à la figure impressionnante de Christian de Chergé comme témoin de la possibilité de penser l'espace public librement habité par plusieurs traditions religieuses. Pleinement enraciné dans la tradition chrétienne, il est capable de penser un Dieu qui se préoccupe aussi de « ses enfants de l'islam ».<sup>7</sup> La liberté religieuse qu'il reconnaît à ceux-ci lui fait considérer que lui et eux sont sous le regard d'un même Père. Il nous donne l'admirable exemple d'une liberté qui crée à partir de sa tradition et qui témoigne sans violenter l'autre, en le laissant être, en lui faisant une place dans son monde et en accueillant avec reconnaissance ses propres créations pour enrichir l'espace politique commun.

**Th. C.**

6 • Cette conception des espaces est celle de *Charlie Hebdo*, résumée par Gérard Biard dans le numéro post-attentat du 14 janvier : « Pas la laïcité positive, pas la laïcité inclusive, pas la laïcité-je-ne-sais-quoi, la laïcité point final. (...) Elle seule permet la pleine liberté de conscience, liberté que nient, plus ou moins ouvertement selon leur positionnement marketing, toutes les religions dès lors qu'elles quittent le terrain de la stricte intimité pour descendre sur le terrain politique. » (n.d.l.r.)

7 • Voir son testament, *L'invincible espérance*, Paris, Bayard 2010, p. 223.

# Les laïcités suisses

●●● **Roland J. Campiche**, *Saint-Légier*,  
Fondateur de l'Observatoire des religions en Suisse,  
professeur honoraire à la Faculté de théologie et  
de sciences des religions de l'Université de Lausanne<sup>1</sup>

Laïque, la Suisse ? Suivant le sens qu'on donne au terme, la réponse peut varier du « oui » militant ou peu informé au « non » justifié et réducteur, en passant par tous les « mais » qui signalent que la réponse n'est pas simple, d'autant plus que le terme « laïcité » est fortement idéologisé et infléchi par la mode.

Pour coller à la réalité, il vaudrait mieux partir de l'observation que l'Etat, dans le monde occidental tout au moins, régule la religion, quel que soit le régime juridique qui organise ses rapports avec les religions, confessions, Eglises... sises sur son territoire, à savoir la séparation Eglise-Etat jusqu'à l'Eglise d'Etat.

La France illustre la première variante et pourtant l'Etat y finance les écoles confessionnelles, décide des motifs qui orneront les vitraux d'églises, intervient pour légitimer les symboles acceptables, célèbre des *Te Deum*, rencontre les leaders religieux, oblige les confessions à s'organiser en consistoire (le dernier en date concerne l'Islam)... Et le Danemark pourrait représenter la

variante fusionnelle, en raison du rôle du Parlement en tant qu'instance tutélaire de l'Eglise luthérienne. Le conditionnel est de mise pour attirer l'attention sur l'évolution qui caractérise ces relations sous l'effet du double processus de désinstitutionnalisation et d'individualisation de la religion, en marche dès les années 60.

Ainsi, en France, depuis la présidence Chirac, la séparation viserait moins à empêcher l'empiètement de l'Eglise catholique sur la vie publique qu'à favoriser la liberté religieuse, le choix de chacun. Et si avant son élection, Nicolas Sarkozy reconnaissait la force des racines chrétiennes de la France, il a ensuite mis de l'eau dans son vin en invoquant la « laïcité positive », ouverte à tous, attestant que le rôle de l'Etat serait de gérer la pluralité religieuse. Les événements de janvier 2015 viennent hélas ! confirmer l'actualité de ce rôle.

Quant aux pays scandinaves et du nord de l'Europe, la tendance est au désenchevêtrement de ces relations, une disposition qu'on repère dans la Suisse de modernité tardive.

## Histoire suisse

L'organisation des rapports Eglises-Etat remonte en Suisse à la création de l'Etat fédéral et à sa première Constitution de

**Le fédéralisme suisse fait de notre pays le mini représentant des différentes modalités de la laïcité en vigueur en Europe et de l'adaptation des régimes juridiques aux réalités sociales.**

1 • Roland Campiche est l'auteur de nombreux articles et ouvrages portant sur la sociologie des religions. Cet article se base en particulier sur le chapitre 3 de son livre, *La religion visible, pratiques et croyances en Suisse*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes 2010, 140 p.

1848. Au plan national, la neutralité confessionnelle est la norme, l'Etat veillant au respect des libertés de conscience et de religion et à la paix entre les confessions. Son intelligence fut de confier aux cantons le soin de définir les règles de cohabitation.

Les modalités juridiques mises en place purent ainsi refléter le génie et l'histoire, en particulier confessionnelle, des cantons. Elles s'étalent de la séparation à l'Eglise d'Etat, en passant par différentes modalités d'associations permettant, entre autres, la levée d'un impôt ecclésiastique au plan communal (paroissial) ou cantonal.

La modalité séparation n'apparaît qu'au XX<sup>e</sup> siècle, à Genève, canton qui a connu de violentes disputes confessionnelles dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des idées françaises et de sa loi de séparation datant de 1905, ainsi qu'à Neuchâtel, dans les années 1940, pour des raisons à la fois différentes et similaires !

## Interventionnisme

Dans les cantons protestants, le pouvoir libéral puis radical pesa fortement sur la vie de l'Eglise réformée et ce bien avant 1848. A Berne, par exemple, l'Eglise est soumise en 1831 au Département de l'instruction publique, qui la dote d'un synode composé exclusivement de pasteurs. En 1852, le gouvernement donne aux réformés une structure presbytéro-synodale, introduisant les laïcs dans tous les rouages de l'Eglise. Les conseillers de paroisse sont élus par les citoyens et il en ira de même pour les pasteurs dès 1874.

Ce faisant, l'Etat a favorisé la démocratisation et la laïcisation - au premier sens du terme ! - de l'Eglise réformée. La généralisation est en effet de mise,

le processus se répétant dans tous les cantons protestants. A Neuchâtel, par exemple, en associant les laïcs au pouvoir ecclésiastique en 1848, le gouvernement soustrait l'Eglise au pouvoir de la Vénérable classe des pasteurs, se montrant anticlérical à sa manière.

Une lecture partielle et probablement partielle du grand conflit idéologique qui a marqué le XIX<sup>e</sup> siècle, le Kulturkampf, ce combat pour faire triompher les idées de la modernité condamnées par l'Eglise catholique romaine et qui a engendré notre seule et brève guerre civile, le Sonderbund, combat qui illustre aussi le conflit de pouvoir entre protestants majoritaires et catholiques minoritaires, a laissé planer l'idée que l'intervention des pouvoirs publics n'avait affecté que le catholicisme romain. C'est oublier qu'en fonction de son organisation en diocèses, transcendant les limites cantonales, l'Eglise catholique échappait au contrôle des cantons. Il fallait donc à ceux-ci des mesures fédérales pour exercer ce contrôle. Les articles d'exception introduits dans les Constitutions fédérales de 1848 et sa révision de 1874 en sont les témoins.

On retrouve là la patte interventionniste des radicaux, dont on a vu les effets sur les Eglises réformées cantonales. Ce « Vieux grand parti », à composition alors essentiellement protestante, rappelle ce que Luc Boltanski a mis en évidence en 1966 dans *Le bonheur suisse*<sup>2</sup> : l'adoption des valeurs protestantes comme valeurs de référence pour la Suisse moderne.

Par ce système de contrôle instaurant des relations subtiles, l'Etat a canalisé le pouvoir religieux. Le temps qui passe et la cohabitation qui s'est progressive-

2 • Paris, éd. de Minuit 1966, 212 p. (n.d.l.r.)

ment généralisée entre les réformés et les catholiques, en particulier dans les grandes villes, ont apaisé les tensions. Les catholiques ont peu à peu réintégré pleinement la vie nationale.

Dans les cantons, la situation décrite s'est prorogée jusque dans les années 60. Si les rapports Etat-Eglises dans les cantons catholiques étaient moins perceptibles, il ne faut pas sous-estimer le rôle du parti démo-chrétien qui, durant des décennies, a été celui de courroie de transmission entre la hiérarchie et le pouvoir politique.

## Modernité tardive

Le système de relations mis en place n'est en fait pas très différent de celui observé dans les pays voisins, hormis la France. Le processus de désinstitutionnalisation des grandes organisations religieuses a eu un peu partout les mêmes effets. Face à des Eglises amoindries, l'Etat s'est moins investi. Il veille tout au plus à ce que le marché religieux reste calme et concurrentiel, selon l'observation bien frappée du sociologue québécois Raymond Lemieux. Sur les processus d'individualisation et de désinstitutionnalisation de la religion va se greffer bientôt un troisième larçon : la pluralisation de la religion. En 1970, 94 % de la population vivant en Suisse se disait chrétienne. En 2000, on est passé sous la barre des 80 %. Cette évolution rapide traduit, entre autres, deux changements qui vont s'accroître, à savoir la croissance du nombre de personnes n'affichant aucune appartenance religieuse (ce qui ne signifie pas qu'elles sont sans croyances) et celle des musulmans. Ce triple processus va avoir des incidences sur notre problématique. D'une part, la perte d'audience des Eglises

établies va pousser les cantons à désenchevêtrer les relations Eglises-Etat et, d'autre part, la pluralisation du champ religieux va obliger l'Etat à rejouer son jeu du XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir réguler la diversité religieuse qui comporte désormais bien plus que les composantes catholique et réformée !

Le désenchevêtrement est particulièrement visible dans les cantons protestants ou mixtes qui, au fil de la révision de leurs Constitutions cantonales à la fin du siècle dernier, vont accorder plus d'autonomie organisationnelle aux Eglises reconnues - catholique romaine, réformée et, dans quelques cantons, catholique chrétienne ou vieille catholique. Leurs subventions seront calculées sur le mode de contrats de prestations, reconnaissant particulièrement les services sociaux rendus à la société civile au plan local par le truchement des paroisses, ou, au plan cantonal, par des organismes spécialisés, comme à Zurich, ou par des services centraux, tels les Centres sociaux protestants et/ou Caritas (Vaud, Neuchâtel) mais aussi les services symboliques liés aux rites de passage, de la naissance à la mort.

Le fait que la population plébiscite les fonctions éthiques, sociales et religieuses des Eglises incite le politique à la modération, d'autant plus que le peuple suisse a refusé le 2 mars 1980 la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ce vote a été confirmé quelques années plus tard lors d'une votation cantonale à Zurich et lors de l'approbation de la nouvelle Constitution vaudoise en 1998. Il y a donc eu adaptation à la nouvelle donne religieuse, mais sans nier l'importance sociétale du fait religieux. C'est particulièrement patent à Neuchâtel, deuxième canton à connaître la séparation, où la nouvelle Constitution de 2002 a permis l'établissement d'un

enseignement sur la religion dans les écoles publiques et un subventionnement des Eglises reconnues mesuré, mais adapté au temps présent ! Cet exercice a été moins bien réussi à Genève. Malgré le travail remarquable de plusieurs commissions, l'enseignement sur la religion y incombe finalement à différentes disciplines. Or les sciences sociales et humaines des religions ont acquis un statut scientifique mieux à même de faire comprendre le phénomène religieux dans sa globalité. L'influence française a encore prévalu.

## Cohésion sociale

Les révisions des Constitutions cantonales ont également pris la mesure de la pluralisation croissante des appartenances religieuses. Cette prise de conscience s'est traduite par exemple dans la reconnaissance de la communauté de confession juive, en particulier dans les cantons de Fribourg et de Vaud.

La révision de la Constitution de ce dernier canton est particulièrement révélatrice. Lors des débats de la Constituante, l'éventualité de la séparation a été évoquée avec des arguments très différents, empruntés soit à l'ancienne Eglise libre (séparée de l'Eglise nationale au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) soit à la laïcité de l'Etat. Le fait est intéressant si l'on considère la forte porosité qui a caractérisé les relations Eglise réformée-Etat durant des décennies.

Finalement le rôle de ces institutions a été reconnu en particulier pour l'intégration sociale, celui de l'Eglise catholique romaine a été placé au même niveau que celui de l'Eglise évangélique réformée et une ouverture s'est dessinée pour d'autres communautés, anticipant à certains égards les changements qui se dessinaient.

Le Conseil d'Etat vaudois vient de faire part de son intention de reconnaître la communauté musulmane, selon une procédure qui durera plusieurs années et qui impliquera, entre autres conditions,<sup>3</sup> le respect des valeurs helvétiques et le rejet de la violence. Le rôle de l'Etat comme sélectionneur des entreprises religieuses et régulateur de la diversité religieuse se voit ainsi consacré.

Si l'essai vaudois est transformé, on peut s'attendre à ce que cet exemple devienne contagieux. Il montre qu'un lien Etat-religion peut servir la cohésion sociale et faciliter l'intégration de populations de cultures et de religions différentes. La reconnaissance de ces dernières est capitale pour l'insertion et la paix sociales, comme on l'a vu par exemple en Italie et en Suède, pays dans lesquels les témoins de Jéhovah ont reçu une reconnaissance publique après de lourds conflits.

La démarche vaudoise, comme celle d'autres cantons, démontre aussi une certaine maturité par rapport à l'idée un peu superficielle que la religion est une affaire privée. Si cette dernière notion est claire en droit, elle est sociologiquement discutable. Le domaine du privé fluctue avec la société. Par ailleurs si l'on prend conscience que, dans toutes décisions politiques, croyances, valeurs et normes sont étroitement liées, sans qu'on puisse aisément les différencier, on aurait intérêt à ne pas marginaliser le religieux, car gare au retour du refoulé !

**R. J. C.**

3 • Voir **Ueli Friederich, Roland J. Campiche, René Pahud de Mortanges et Christoph Winzeler**, *Etat fédéral et communautés religieuses. Réflexions et propositions pour un droit en matière de religion adapté à notre temps dans la Constitution fédérale suisse*, Annuaire suisse de droit ecclésial, cahier 4, Berne, Peter Lang 2003, 214 p.

Pour en savoir plus :

**Emile Poulat, Olivier Bobineau, Bernadette Sauvaget**, *Notre laïcité ou les religions dans l'espace public*, Paris, Desclée de Brouwer 2014, 90 p.

# Serpent et colombe

## Pour un dialogue islamo-chrétien intelligent

●●● **Thierry Schelling**, Renens

Curé modérateur de l'UP Renens-Bussigny,

Groupe de travail Islam de la Conférence des évêques suisses

Les événements récents au Proche-Orient et les assassinats de journalistes réveillent de vieux démons que plusieurs décennies de dialogue interreligieux semblaient avoir domptés : rien dorénavant (ou si peu !) ne paraît aller bien entre chrétiens et musulmans, Orient et Occident, Islam et « monde ». Quelle vraie liberté de construction d'églises en Egypte, de culte en Libye ou d'expression en Malaisie, où le mot *Allah* est interdit d'usage pour les chrétiens ? La confiance serait-elle rompue, comme l'exprimait le Custode de Terre Sainte<sup>1</sup> : « Le genre de relations ou de non-relations qui a caractérisé ces quarante dernières années les pays du Moyen-Orient a cessé définitivement » ? Quelle crédibilité alors donner au dialogue interreligieux ?

Au quotidien, autour de nous, nous connaissons tous personnellement le plus souvent des hommes et des femmes de religion musulmane : partenaires

sportifs, nounous, membres d'une famille, collègues de travail... Dans notre cadre de vie, nous faisons vite la différence entre « les musulmans », d'une part, et Ibrahim, Aïcha ou Malik (notre voisin, notre bru ou notre mari), de l'autre. Nous concordons avec leurs doléances sur l'état des choses dans l'Islam. Nous partageons leur total dégoût de ce faux Islam politisé, manipulateur et meurtrier. Nous sommes solidaires, car « eux », nous les connaissons. Même si ce caractère familial et familial risque d'être fragilisé par le phénomène récent des djihadistes européens partis combattre pour l'Etat islamique, qui sont « de chez nous ! », comme s'estomaquait un interviewé dans une rue londonienne.

Ensuite, pour qui suit l'actualité,<sup>2</sup> il y a les déclarations d'autorités, musulmanes et chrétiennes, telles le grand mufti d'Egypte Shawqi Allam, le roi Abdallah ben Abdelaziz al-Saoud d'Arabie saoudite ou les cardinaux Tauran et Parolin (respectivement président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux et Secrétaire d'Etat). On peut récapituler ainsi leur position : « Ces djihadistes ne sont pas de vrais musulmans, ils (s)ont dévié(s) ! » Dans un vocabulaire

*Le durcissement au Moyen-Orient de mouvements radicaux dits islamiques fragilise le dialogue interreligieux. Et les attaques commises dans le monde contre des chrétiens consolident le mur entre les communautés. Avec cette question qui revient souvent : peut-on encore se fier à un musulman ? Or comment construire des relations sans confiance ? La difficulté est réelle, et l'affronter exige ruse et innocence.*

1 • Supérieur majeur des franciscains de presque tout le Moyen-Orient, le Père Pierbattista Pizzaballa, in *The Tablet*, 30 août 2014, p. 25.

2 • Il convient de glaner ces informations sur des médias de diverses langues, pour avoir un panorama plus complet.

de canoniste, on dirait *hérétiques* et *schismatiques*.

Hélas ! le quidam de la rue, plutôt résigné, tonitrué pour sa part, de façon récurrente et sans ambages : « On doit se méfier de l'Islam et des musulmans. Regardez ce qui se passe ! » Du coup, l'ensemble du monde musulman (un milliard d'individus quand même !) se retrouve enfermé dans un *Tupperware* d'où les voix des raisonnables et des dissidents non extrémistes ne sont plus perceptibles : le cri des pacifiques ne surpasse plus assez le bruit des armes des belliqueux.

Cette attitude revient à devenir presque aussi étanche que ceux que l'on a enfermés sous vide pour mieux s'en débarrasser mentalement. Plus bruyante encore (me semble-t-il) que le martelage du bien-fondé du dialogue avec l'Islam (dans l'espoir d'en convaincre quelques-uns) est la perte de confiance qui prévaut désormais entre « eux » et « nous ». Et lorsqu'il n'y a plus la confiance de base pour la rencontre, même orageuse, il n'y a plus de construction possible. Status quo garanti !

## Confusions

Que faire dans ce cadre-là ? Comment dire et redire que le dialogue interreligieux - et tout particulièrement avec le monde, ou plutôt *les* mondes musulmans - a encore de la valeur, voire un sens, qu'il est même une priorité, une urgence incontournable pour un équilibre serein mondial, comme le répètent les papes depuis ... trente ans déjà ?

L'un des éléments constitutifs du blocage est une question légitime : qui croire *pour finir* dans cet Islam ? On y entend simultanément les condamnations des atrocités par des autorités islamiques, et leur soutien, voire leur

défense, par d'autres autorités ... islamiques elles aussi. « Il leur manque un pape », regrette-t-on, c'est-à-dire une seule et unique voix mondiale qui proclamerait des *oui* qui soient des *oui* et des *non* qui soient des *non* au nom de l'Islam ! Et ce n'est pas l'usurpateur Abou Bakr al-Baghdadi, proclamé calife Ibrahim en juin dernier, qui saurait remplir cet office de porte-parole de manière satisfaisante...

Paradoxalement, ce XXI<sup>e</sup> siècle compte probablement comme celui où se croisent sur notre planète le plus grand nombre d'experts en islamologie, musulmans et membres d'autres religions, croyants ou non. Internet optimise des milliers de sources écrites, sur d'innombrables forums où de jeunes musulmans questionnent cheikhs, imams et autres oulémas sur des problèmes de la vie pratique. Ils cherchent à savoir que faire pour être « un bon musulman ». Une somme de connaissances pantagruélique côtoie ainsi une masse incommensurable d'échanges d'informations, d'opinions, de fatwas et autres décisions, qui concrétisent et complexifient la réalité « Islam », nébuleuse à souhait.

Or, malgré cela, alors qu'on a tout en main pour bien faire, le contraire semble se produire. « On » ne « leur » ferait *a priori* plus confiance. Cette rupture de la confiance signe généralement le début de la fin. Que ce soit dans la vie d'un couple, d'une équipe sportive ou d'un team professionnel, c'est la désagrégation plus ou moins imminente d'un esprit de corps, voire d'un « vivre ensemble ».

Pourtant, dans le cas qui nous préoccupe, aujourd'hui plus qu'hier, les près de trois milliards d'humains se disant chrétiens ou musulmans ne peuvent échapper les uns aux autres, ne peuvent « divorcer ». Islam et christianisme

sont deux religions vraiment planétaires, deux communautés mitoyennes s'interpénétrant dans quasi toutes les sphères de l'existence.

## Vocabulaire commun ?

D'aucuns tentent alors d'entretenir la conversation... Pour mieux se parler, pour « bosser ensemble » et surtout pour (re)comprendre la grammaire de l'autre, on (re)précise le vocabulaire employé, le lexique de base commun. On (re)définit également les objectifs communs et on (re)décrit les charismes et les limites de chacun, afin d'optimiser les « recommençailles ». <sup>3</sup>

Mais de quel vocabulaire commun entre chrétiens et musulmans s'agit-il ? Sûrement pas du théologique, ceci pour deux raisons : ce lexique-là est propre à un petit monde restreint d'experts, car la théologie n'est pas la vie concrète (que l'on nommerait « pastorale » dans le contexte chrétien). Des ouvrages récents, <sup>4</sup> bien travaillés académiquement mais peut-être un brin partiaux, <sup>5</sup> tendent à dire que de com-

mun, il y a de fait très peu sur le plan des termes. <sup>6</sup>

Alors, sommes-nous condamnés au mutisme ? Apparemment, étant donné les quiproquo, les innombrables occasions de dire *tare* pour *barre* et les expériences décevantes qui poussent à quitter l'engagement interreligieux. L'expérience du prêtre lyonnais Christian Delorme, longtemps engagé dans ce dialogue en France, est résumé dans le titre de son livre qui traduit bien ce que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier d'échec : *L'islam que j'aime, l'islam qui m'inquiète*. <sup>7</sup> Après tant d'années de travail, avoir encore des inquiétudes réveillées par l'actualité donne à réfléchir ! Qu'est-ce à dire du but du dialogue ?

## Prudence et innocence

On est bien loin des effluves orientalistes du XIX<sup>e</sup> siècle et de la lecture faussée, partielle et partielle, de quelques Européens « opiumisés » de ce qui leur semblait être l'Orient musulman ; ou, plus près de nous dans le temps (milieu du XX<sup>e</sup> siècle), des débuts du dialogue islamo-catholique, par moments candidement irénique et hors sphère académique, comme lorsqu'une paroisse prêtait volontiers une salle pour la prière du vendredi...

Mais l'adversité justement ne rend-elle pas plus vrai, plus lucide et donc ... plus compétent ? Ne serait-ce pas là un argument pour *intensifier* le dialogue ? On peut suivre le conseil du Christ à ses disciples : « Soyez prudents comme des serpents et innocents comme des colombes » (Mt 10,16b).

Ce dicton évangélique, que l'on ne trouve que chez Matthieu, semble être un proverbe populaire de son temps. *Fronimoi* et *akeraioi* dans le texte grec

3 • Voir la déclaration du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux in *Bollettino*, 12.08.2014, sous [www.vatican.va](http://www.vatican.va).

4 • **Anne-Marie Delcambre**, *La schizophrénie de l'islam*, Paris, Desclée de Brouwer 2006, 258 p. (voir la recension de ce livre sur [www.cedofofor.ch](http://www.cedofofor.ch)) ; *L'islam des interdits*, Paris, Desclée de Brouwer 2008, 146 p. ; **Dominique et Marie-Thérèse Urvoy**, *La mésentente. Dictionnaire des difficultés doctrinales du dialogue islamo-chrétien*, Paris, Cerf 2014, 352 p. ; **Michel Dubost**, *Catholiques. Musulmans. Une fraternité critique*, Médiaspaul 2014, 246 p.

5 • Force est de constater que pour le cas du couple Urvoy ou de Delcambre (op. cit.), leurs interviews sont souvent au programme de radios, d'émissions ou de publications plutôt « traditionalisantes ».

6 • Un rai de lumière : le dialogue interreligieux monastique qui se poursuit (cf. [www.dimmid.org](http://www.dimmid.org)).

7 • Paris, Bayard Culture 2012, 244 p.

(prudents et innocents) sont symbolisés par deux animaux, le serpent et la colombe. Une utilisation étrange de ces bêtes, qui ont dans la Bible un « destin » quasi opposé à ce que leurs deux adjectifs impliquent.

En effet, le serpent du jardin d'Eden est « le plus rusé des animaux » (*ofis froni-motatos*, Gn 3,1). La traduction est ambiguë : « rusé » dans le sens de futé ou de malin ? Comme cela lui vaut la malédiction divine (Gn 3,14ss), c'est la deuxième traduction qui est à retenir pour le récit vétérotestamentaire, mais c'est la première acceptation du mot « rusé » qui est à lire dans le conseil de Matthieu, qui ne saurait être destructeur. Être rusé dans le sens de perspicace (« qui a la vue perçante », en latin) est donc une valeur évangélique.

Quant à la colombe, elle est porteuse du rameau d'olivier après le déluge (Gn 8,11) ou est, comme dans le Cantique des Cantiques (4,1 ; 5,12), le symbole des yeux de la bien-aimée, ou encore la « lampe du corps » (Mt 6,22). Or l'œil, selon Jésus, conduit au salut ou à la perte : « Si ton œil est pour toi une occasion de chute... » (Mt 5,29). C'est donc l'innocence du regard qui est prônée dans le proverbe qui nous occupe et non la crédulité ou la naïveté, loin de là.

## Ce qui peut changer

Prudence, ruse, perspicacité et innocence : il les faut pour continuer à dialoguer. Pour encourager le monde musulman à accepter, par exemple, que sa propre littérature - à commencer par le Coran et les hadiths - a profité de celles, polymorphes, qui ont précédé la révélation de Muhammad : grecque, romaine, phocéenne, égyptienne, chré-

tienne, etc. Pour qu'un collège d'oulémas internationaux se réunisse pour produire un commentaire unilatéral du Livre expliquant, dans le contexte d'aujourd'hui, ce qu'il faut en tirer de base théologique et pastorale « pour tout(e) musulman(e) ». Pour qu'un représentant soit choisi par aire géographique, linguistique ou nationale, pour être porte-parole officiel de tous les musulmans vivant sur ce territoire (porte-parole et non législateur). La « ruse » consiste à aider à démontrer les incohérences chez l'autre et à œuvrer à leur ajustement...

Mais nous, comme chrétiens, avons aussi le devoir de ne pas céder aux généralisations et aux jugements par trop faciles sur des situations complexes (il faut étudier longuement et patiemment, pour se positionner intelligemment). De nous informer précisément et objectivement auprès de plusieurs sources sur les déclarations, les débats et les prises de position transmonde musulman sur tel ou tel sujet ou conflit (et non pas juste s'arrêter à l'imam de notre quartier ou au journal gratuit de notre région). Nous sommes appelés à ne pas rejeter la main que des musulmans nous tendent, atterrés - littéralement ! - par ces parodies d'Islam qui leur font honte. En d'autres termes, il nous faut garder sur les musulmans un regard innocent de perfidie et de malice. Il en va de notre fidélité au conseil évangélique d'être « prudents, avisés, rusés, futés comme les serpents, et innocents, intacts, non souillés, purs comme les colombes ». Paul le demandait déjà : « Je désire que vous soyez sages en ce qui concerne le bien, et purs en ce qui concerne le mal. » (Rm 16,19).

**Th. Sch.**

# Caricaturer l'Egypte

●●● **Giulia Bertoluzzi et Costanza Spocci**, *Le Caire*  
Journalistes à « Zeernews »

Rempart de la critique publique face au pouvoir, les dessinateurs satiristes égyptiens subissent la rhétorique anti-terrorisme sur laquelle le président égyptien Abdel Fattah al-Sissi a ancré sa légitimité politique. Suite au renversement du gouvernement des Frères musulmans, le 3 juillet 2013, al-Sissi a étrenné une sombre page de l'histoire de son pays. Sous l'intitulé de « guerre au terrorisme », il s'attaque non seulement aux sympathisants de l'ancien président Mohammed Morsi, mais il s'en prend aussi systématiquement à toute opposition politique, même à la plus libérale.

L'art de la caricature a une tradition centenaire en Egypte, mais « la grande quantité de lois qui restreignent la liberté d'expression complique le travail du caricaturiste en cette période de restauration militaire », explique Jonathan Guyer, du programme international Fulbright, qui étudie le rôle de la satire en Egypte. « Il y a des lois qui empêchent de parler du président, d'autres qui empêchent de parler des militaires et une contre l'insulte à la religion. »<sup>1</sup> Cependant, si l'attaque directe du président ou de son gouvernement n'est pas tolérée, « il y a d'autres moyens implicites pour le critiquer, par exemple

illustrer la corruption ou la pauvreté », affirme le chercheur.

Mais « un dessinateur satirique ne sait pas jusqu'où il peut pousser le bouchon ... avant d'avoir déjà dépassé la limite. Pour l'instant, il n'y a pas eu en Egypte beaucoup d'attaques contre les dessinateurs eux-mêmes », poursuit-il, par contre les journalistes et animateurs emprisonnés (comme l'équipe d'Al Jazeera), assassinés ou exilés (comme le célèbre comique Bassem Youssef) sont tellement nombreux, qu'il est difficile d'en faire le décompte exact.

## Retour de bâton

Aussi la présence du ministre des Affaires étrangères égyptien Sameh Shoukry à la marche de Paris laisse-t-elle à certains un goût amer. Ce rassemblement auquel ont participé cinquante-et-un chefs d'Etat ou Premiers ministres du monde présage un renforcement et une nouvelle légitimation des politiques antiterroristes adoptées sous le coup de l'émotion en Europe.

Doaa El Adl, dessinatrice pour le journal indépendant *Al-Masry Al-Youm*, l'avait déjà souligné en 2013, avant que la loi sur le contrôle d'Internet ne soit votée en France<sup>2</sup> : « Quand on lance une guerre contre le terrorisme, il faut s'attendre à ce que les libertés ne soient plus celles d'avant. Ceci est valable pour les musulmans d'Europe,

*L'attentat contre Charlie Hebdo n'en finit pas de charrier son lot de retombées ambivalentes sur le monde. D'immenses cortèges en Europe ont invoqué d'une même voix la liberté d'expression, alors que les mots d'ordre étatiques se focalisent sur « plus de mesures sécuritaires ». Une équivoque facilement exploitable, aux effets de boomerang... Les caricaturistes égyptiens sont un modèle du genre.*

1 • Voir les infos à la p. 6 de ce numéro. (n.d.l.r.)

2 • Loi de programmation militaire adoptée en décembre 2013 par l'Assemblée nationale. (n.d.l.r.)

mais aussi pour la société européenne en général. Celle-ci verra ses libertés réduites. »

Au cours de la présidence Morsi, cette caricaturiste (la plus connue en Égypte) musulmane et voilée avait été accusée de blasphème pour un dessin [voir ci-dessous] qui ridiculisait l'instrumentalisation de la religion dans la campagne du « oui » à la *Constitution* défendue par les Frères musulmans. « Ce sont les caricaturistes français qui m'ont soutenue à l'époque », précise-t-elle.

Durant l'ère de Hosni Moubarak, il était aussi interdit de dessiner le président. Mais certains crayons avaient brisé le tabou quelques années déjà avant sa chute, devant la révolution du 25 janvier 2011. Comme celui d'Anwar, caricaturiste à la longue expérience, qui a débuté sous la direction d'Amr Selim au journal *Dostor*, qui compte le plus grand département de la presse égyptienne consacré aux dessins satiriques. Anwar a toujours été un admirateur de *Charlie Hebdo*. Il dessine aujourd'hui pour *Al-Massry Al-Youm*.

« Si vous votez oui  
comme moi,  
vous ne serez pas  
expulsés du paradis »  
(Doaa El Adl 2012)



« On ne savait pas qu'il était si difficile de dessiner un homme avec une barbe, jusqu'au moment où l'homme avec la barbe est arrivé au pouvoir », dit-il en se référant à Morsi. « A cette époque, les limites de la censure étaient officielles. Elles étaient imposées directement d'en haut, tandis que les lecteurs du journal continuaient à rigoler et à être de notre côté. » Mais depuis l'éviction de Morsi, ce sont les citoyens eux-mêmes qui interpellent la rédaction, se plaignent ou insultent les caricaturistes pour avoir ridiculisé le gouvernement ou le président. « Ils nous accusent d'être contre la stabilité du pays. »

Progressivement, la propagande patriotique et nationaliste - construite et légitimée par l'armée avec la lutte contre le terrorisme - a donc imprégné la société égyptienne, jusqu'à l'amener à une polarisation idéologique entre les pro-gouvernement, représentés par al-Sissi, et les pro-Frères musulmans.

Dans cette atmosphère où les bons citoyens se prêtent spontanément au jeu de la délation, il est difficile pour les dessinateurs de garantir un point de vue différent, qui se moque et se joue également des points faibles des deux factions. « Quand tu lances une boutade, les gens se divisent tout de suite en deux camps : ceux qui rigolent et ceux qui se fâchent, dit Anwar. Mais une blague, ce n'est pas une table ronde ! C'est comme un pistolet ; tu le pointes contre quelqu'un et tu tires... une fois c'est contre un groupe, une fois contre un autre. Un dessin crée le débat en donnant une baffe dans la gueule ! »

Selon Anwar, la satire « est, et doit être, irrévérencieuse et progressiste par définition, car elle est faite pour se moquer des vieilles idées bêtes et méchantes. Est-ce qu'un dessin moraliste ou intimidant fait rire ? » C'est pour cela, dit-il,

que « les dessins font peur aux conservateurs, qu'ils soient islamistes, nationalistes ou autres. »

## Diviser pour régner

Les dessinateurs poussent les limites du politiquement correct, essayent de titiller les lecteurs et de démasquer les « rhétoriques manipulatrices » imposées par les gouvernants, tout en prenant soin de ne pas s'éloigner trop des gens, afin que le dialogue avec la société ne s'interrompe pas. « En tant que dessinateur, tu dois forcément jouer avec le contexte et toujours te rappeler du substrat culturel des lecteurs », souligne Anwar.

« J'ai réalisé que mon travail doit être de démasquer l'«effort officiel» de simplification des divisions pour gouverner plus facilement le pays », explique pour sa part le caricaturiste Andeel, qui a démissionné d'*Al-Masry Al-Youm* après avoir été plusieurs fois censuré, et qui maintenant dessine pour le quotidien indépendant *Mada Masr*. « C'est une rhétorique officielle infâme, car elle dresse les gens les uns contre les autres et les amène à une attitude de paresse intellectuelle. De cette façon,

ils se positionnent sans trop réfléchir et laissent à quelqu'un d'autre le soin de choisir qui sont les vrais ennemis. » Et de prévenir : « La façon dont tout le monde interprète l'attaque de *Charlie Hebdo*, en se focalisant sur qui pointer du doigt et sur comment tous doivent se ranger d'un côté plutôt que de l'autre, conduira malheureusement à des épisodes similaires. »

Un discours applicable aussi au Vieux continent. Olivier Roy, expert de l'islam politique et de l'intégration des immigrants de deuxième et troisième générations en Europe, cite certains exemples de manipulation de l'attaque de *Charlie Hebdo* : « l'obsession populiste anti-immigration, les angoisses civilisationnelles d'une droite conservatrice se réclamant d'un christianisme identitaire, ou bien la phobie antireligieuse d'une laïcité venue de gauche, mais qui s'est elle aussi transformée en discours identitaire attrape-tout récupéré par le Front national ».<sup>2</sup>

Olivier Roy se réfère à la France, mais la même analyse s'applique aisément à d'autres pays européens. Pas besoin ici d'un dessin.

G. B. et C. Sp.



- Je te tue parce que tu es un terroriste. - Je suis un terroriste parce que tu me tues. (Andeel)

- Et ceux qui n'aiment pas Sisi, où vont-ils les enfants ? - En prison Madame ! (Andeel)



2 • In « La peur d'une communauté qui n'existe pas », *Le Monde*, Paris 09.01.2015.

# Chine

## Un développement (d)étonnant

●●● **Elmar zur Bensen**, Zurich  
Journaliste<sup>1</sup>

*L'éthique et la religion font leur retour en Chine, selon le jésuite suisse Stephan Rothlin.<sup>2</sup> L'essor économique de la nouvelle superpuissance asiatique n'est pas étranger à ce phénomène. Il en serait même le moteur, un moteur en réaction à un capitalisme ravageur qui engendre inégalité et corruption.*

La Chine fascine et déconcerte. En l'espace de trente ans, ce pays qui compte 1,35 milliard d'habitants s'est hissé au deuxième rang des puissances économiques mondiales. Orchestré par un parti d'Etat ambitieux, le passage d'une économie planifiée à celle de marché s'est fait par la force d'un capitalisme quasiment outrancier, avec son lot d'effets positifs et pervers. D'un côté, il a permis l'accès d'une large classe moyenne à un bien-être matériel. De l'autre, il a contribué à nuire considérablement à l'environnement, à créer des millions de travailleurs migrants, et à débrider l'entrepreneuriat et la corruption.

Etonnamment pourtant, ce sont ces pratiques néfastes qui ont déclenché le changement. « Nous observons un retour vers les anciennes valeurs confucéennes qui trouvent leur fondement dans les racines culturelles du pays et qui, jusqu'à récemment, étaient considérées comme rétrogrades », explique le Père Stephan Rothlin sj, qui travaille en Chine depuis 1998. Le jésuite était l'invité d'un débat public organisé par l'association *Ladanyi*,<sup>3</sup> en compagnie de deux partisans de l'économie libérale, l'ancien conseiller fédéral Pascal Couchepin et Gerhard Schwarz, directeur d'*Avenir Suisse*.

Comment la Chine se positionne-t-elle sur la scène internationale ? Les médias occidentaux la regardent d'un œil très critique, agitant au premier plan les atteintes aux droits humains et la tension dans ses relations avec les détracteurs du régime. Stephan Rothlin porte un regard plus nuancé sur l'Empire du Milieu : « Bien des situations sont encore pénibles, mais je note un grand nombre de progrès. Le gouvernement fait beaucoup pour la crédibilité du système, en combattant la corruption par exemple, en améliorant les conditions de vie quotidienne ou en protégeant l'environnement. » D'après lui, le Parti communiste chinois souhaite se tailler une bonne image, celle d'un parti qui aime son peuple.

- 1 • Cet article a paru cet automne dans *Jesuitenweltweit*, le magazine de la *Mission jésuite suisse*.
- 2 • Stephan Rothlin vit au quotidien les transformations de la République populaire et accompagne celles-ci de façon active en sa qualité de professeur d'éthique des affaires de l'Université internationale d'économie et des affaires (UIBE) de Pékin. Il a aussi sa propre entreprise de conseil *Rothlin Ltd* et est l'initiateur de plusieurs associations, à Hongkong, Macao et Pékin, consacrées au développement d'une éthique des affaires.
- 3 • L'association *Ladanyi* encourage les activités commerciales éthiques, en portant une attention particulière sur la région asiatique. Elle soutient notamment les travaux en Chine du jésuite Stephan Rothlin ([www.ladanyi.ch](http://www.ladanyi.ch)).

Avec l'avènement d'une prospérité croissante, les valeurs éthiques gagnent en importance. Le jésuite observe les prémices d'une véritable société civile et donne, comme exemple, les organisations de consommateurs qui, déjà très actives à Hong Kong et Macao, commencent à voir le jour sur le continent. Les gens instruits sont de plus en plus révoltés par les scandales alimentaires. Beaucoup d'étudiants issus d'écoles de management se rebellent contre un système qui vise à minimiser les coûts et maximiser le profit.

Au quotidien, le Père Rothlin et les équipes de son entreprise de conseil s'engagent pour un développement durable, fondé sur les bases de standards éthiques. Leurs actions s'adressent aussi bien aux cercles d'entreprises nationales et internationales qu'au monde universitaire. Leur message ? Faire des affaires, oui, mais dans un cadre qui garantisse la protection de l'environnement et des droits humains. « Nous ne faisons pas que développer et enseigner des concepts stratégiques d'éthique, nous les mettons en pratique et soutenons des projets sociaux dans le domaine de l'éducation, en insistant sur l'égalité des chances pour les jeunes venant des zones pauvres du pays. »

## Retour du spirituel

Le Père Rothlin estime profondément la tradition bouddhiste et la philosophie chinoise, tout en restant fortement ancré dans la philosophie occidentale et dans l'éthique sociale chrétienne. Il relève : « Un grand débat sur les

valeurs universelles de la société a lieu au sein du Parti communiste. Le concept de "dignité humaine", par exemple, correspond à ce que nous pouvons appeler en Occident "les droits de l'homme". Nous observons en outre un intérêt croissant pour la spiritualité et la religion, au-delà même du confucianisme. »<sup>4</sup>

Selon les estimations du jésuite, la Chine compte entre 70 et 80 millions de chrétiens. Depuis la rupture avec le Vatican en 1951, l'Eglise catholique est divisée entre une Eglise "officielle" et une Eglise illégale, considérée comme clandestine par l'appareil d'Etat. La situation se détend cependant. « Il existe au sein du Parti des opinions divergentes face à l'Eglise, certains estimant qu'elle a une influence positive sur la société. » Le travail de Stephan Rothlin sur l'éthique des affaires s'entend donc comme un effort qui doit profiter non seulement à l'Eglise, mais à toute la société, et ce malgré les restrictions présentes.

La doctrine sociale de l'Eglise joue ici un rôle essentiel. Le professeur fait souvent remarquer à ses étudiants que ses enseignements se retrouvent aussi dans la philosophie de Confucius. « L'Eglise rencontre un grand engouement quand des valeurs telles que solidarité, subsidiarité et justice se font écho dans la pratique. Dans ce contexte, je suis convaincu que la religion peut avoir une influence capitale pour favoriser le développement d'un Etat de droit. »

Selon lui, la Chine dispose non seulement d'un grand potentiel économique, mais elle pourrait bientôt devenir une véritable force motrice dans le domaine éthique.

**B. B.**

(traduction : G. Renouil)

4 • Voir les infos à la p. 7 de ce numéro. (n.d.l.r.)

## Prêtre, pour qui ?

*Je suis sans doute l'un de vos plus vieux abonnés - dans tous les sens du mot - fidèle depuis le début des années 60. Je vous lis toujours avec intérêt et profit, y compris le numéro d'octobre dernier. Mais je ne pense pas que l'avenir de l'Eglise repose sur le nombre de prêtres, sans parler de leur valeur spirituelle, ce qui est un autre problème quand on voit les centres d'intérêts et le style de ministère du jeune clergé. Pour moi, l'avenir est que nous sommes tous prêtres. La vitalité de l'Eglise, non de l'institution, dépendra toujours davantage de la profondeur, de la vérité, de l'authenticité de ceux qui se veulent « disciples de Jésus » et pas seulement membres d'une institution.*

*Aussi, avant de répondre à la question : « Prêtres, pour qui ? », je me pose la question : « Prêtre, pourquoi ? » Le cléricalisme qui resurgit en force dans notre Eglise est le plus sûr moyen d'en détourner les meilleurs. Ce n'est pas ce dont Jésus a rêvé.*

**Xavier Huot**  
Meyzieu (France)

## Des miracles

*Faut-il croire aux miracles pour être chrétien ? Telle est la question posée par la chronique de Matthieu Mégevand d'octobre 2014, qui a soulevé des réactions dans les numéros suivants et qui suggère une autre question : qu'est-ce qu'un miracle ?*

*Significativement, on ne trouvera pas de réponse dans le Catéchisme de l'Eglise catholique publié en 1992. Son index thématique mentionne six occurrences du terme, toujours liées aux miracles du Christ, mais aucune définition. Car à vingt siècles de distance, le mot prend une toute autre signification. Les rédacteurs des Evangiles vivaient dans un monde à la fois spontanément animiste*

*et néanmoins monothéiste. Dans cette représentation, les phénomènes positifs ou négatifs, qui affectent notre bien-être, voire notre survie, procèdent d'une intention divine. Le monde possède un sens perpétuel, continu, déchiffrable à première vue pour les croyants. La foudre, la tempête, le tremblement de terre, l'inondation et l'arc-en-ciel, tous les météores sont des signes de la volonté divine. Le concept même de loi naturelle y est inconnu.*

*Aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les théologiens Abélard et Bacon en eurent l'intuition, puis Galilée et Newton au XVI<sup>e</sup> siècle en énoncèrent les premières lois. Dès lors, que devient le miracle ? Auparavant, il ne s'agissait que d'un phénomène rare, donc merveilleux, qui ne violait pas fondamentalement le mécanisme de déclenchement. Tout événement procédait d'une impulsion divine, qui prenait exceptionnellement une tournure discernable dans le miracle. Jésus dévoilait sa nature divine par des faits merveilleux : changer l'eau en vin, marcher sur l'eau, multiplier les pains. Aujourd'hui, même par l'intercession de saints, rien de cela ne se produit plus. Abélard et Bacon auraient-ils changé le fonctionnement de l'Univers en évoquant qu'il puisse obéir à des lois ? Aujourd'hui, pour croire au miracle, encore faudrait-il en être témoin. Et si cela se produisait, il ne resterait plus d'acte de foi, puisque l'évidence l'imposerait.*

*D'une part, la croyance est le fait de croire obstinément à une certaine formulation du mystère, qui peut se révéler, suite à l'évolution historique, invraisemblable, inacceptable, voire choquante. D'autre part, la foi est une conviction irrésistible, inébranlable mais fragile, sans cesse remise en question, rationnelle et libre, qui engage toute la vie dans ce qu'elle a de plus authentique. La croyance, c'est « croire que » ; la foi, c'est « croire en ».*

*Un bon exemple porte sur l'iconographie de Pâques. Comme les peintres se doivent de montrer une scène qui frappe l'imagination, ils ont représenté Jésus*

sortant physiquement du tombeau. Les soldats de garde dorment et des anges sont présents. Rembrandt, Le Titien, Piero Della Francesca, Grünewald, les plus grands n'ont pas hésité à peindre cette scène, qui doit tout à l'imagination et rien aux Écritures. Car, nulle part dans les Évangiles canoniques, un tel spectacle n'est décrit. Au contraire, les quatre récits sont d'une rare sobriété : des femmes découvrent la pierre roulée et le tombeau vide. Il n'y a rien à voir, sinon une absence. Il est tout à fait remarquable qu'au I<sup>er</sup> siècle les évangélistes se soient refusés à une mise en scène, qui devint une tentation irrésistible dans les apocryphes. Aujourd'hui, si le fidèle s'imagine qu'il doit « croire que » Jésus sort physiquement du tombeau, il finira par cesser de « croire en » la Résurrection.

Car la foi ne se commande pas. Elle ne peut ni résulter d'un effort de la volonté pour accepter ce qui paraît insensé, à tort ou à raison, ni procéder d'une négation de la conscience. Ce que l'on peine à croire ne devient pas crédible parce que l'on se sentirait coupable de ne pas y adhérer. De nombreuses personnes sont confrontées de nos jours à des formules incompréhensibles pour elles, sauf à s'accommoder d'un trouble permanent, qui est de la mauvaise foi, dans les deux sens que l'on peut donner à ce terme. Si l'on confesse du bout des lèvres ce qui rebute, on finit par douter de tout, même de ce qui ne fait pas difficulté. Une foi prise au sérieux est une foi exigeante, tandis qu'une foi qui refuse l'examen critique, la réflexion et la raison, s'étiole et meurt. Par nature, la foi est fragile parce qu'elle ne peut être une certitude. La revendication d'un discernement éclairé doit prévaloir sur l'adhésion contrainte et irréfléchie.

Selon Bultmann,<sup>1</sup> prendre la foi vraiment au sérieux signifie ne pas s'arrêter aux croyances qui la transmettent, mais essayer de découvrir la conception fondamentale, en termes existentiels, qui sous-tend ces mythes. Il écrivait en 1941 : « Il ne s'agit pas seulement de la critique provenant de l'image du monde donnée par les sciences de la nature ; il s'agit, tout autant et au fond même davantage, de la critique qui naît de la façon dont l'homme moderne se comprend lui-même. » Croire aujourd'hui, c'est s'interdire la crédulité.

La position traditionnelle du crédule fut exprimée par Tertullien<sup>2</sup> dans une citation célèbre : « Le fils de Dieu est mort : c'est croyable parce que c'est absurde. Et, après avoir été enseveli, il est ressuscité ; c'est certain parce que c'est impossible. » C'est aussi celle de l'islamiste qui croit que le Coran a été dicté directement en arabe classique par un ange (Dieu) au Prophète. La formule de Tertullien peut s'admettre comme aveu d'humilité devant le mystère de ce qui est transcendant : la raison humaine, c'est-à-dire le cerveau, c'est-à-dire cent milliards de neurones, ne peut prétendre tout comprendre de l'Univers. Néanmoins la crédulité devient caricaturale si elle s'exagère au point de présenter le non-sens comme étant le sens, l'humiliation de la raison comme l'accès à la spiritualité, voire l'attentat suicide comme garantie d'accès au paradis islamiste et le martyr recherché par un chrétien comme accès à la vie.

De même, qu'il demeure pour certains chrétiens une croyance ingénue aux miracles, la crédulité peut s'accompagner d'un certain recours à la prière d'intercession, visant à obtenir un bienfait tangible, pour soi-même ou un autre, une sorte de miracle à volonté. Celui-ci répond à la prière soit directement par l'action de Dieu, soit par l'intermédiaire d'un saint. Les protestants et les anglicans rejettent l'intercession des saints, qu'ils considèrent comme dénuée de fondement biblique et révélatrice d'une croyance au polythéisme. En revanche, un procès de canonisa-

- 1 • Rudolf Bultmann (1884 - 1976) est un théologien allemand de tradition luthérienne. (n.d.l.r.)
- 2 • Père de l'Église qui a vécu à Carthage (actuelle Tunisie) entre le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle. Écrivain de langue latine, issu d'une famille berbère romanisée et païenne, Tertullien s'est converti au christianisme et est devenu la figure emblématique de la communauté chrétienne de Carthage. (n.d.l.r.)

tion dans l'Eglise catholique doit être appuyé par deux miracles, qui auraient été obtenus suite à la prière par l'intercession du candidat à la sainteté. Certes, dans cette conception, la Nature n'est plus manipulée continuellement par des esprits, comme dans l'animisme primitif, mais elle l'est encore parfois par des saints. On a changé de vocabulaire, mais on allègue le même phénomène, tout en lui concédant le caractère d'exception plutôt que de règle. C'est un animisme à éclipse.

De même une certaine croyance en la toute-puissance de Dieu diffuse l'image d'un Créateur qui édicterait des lois de la Nature, au-dessus desquelles il se situerait par la possibilité de réaliser des miracles. En effet, la loi promulguée par des monarques de droit divin ne s'appliquait pas en ce qui les concerne : la définition du pouvoir fut longtemps associée au privilège de n'être pas assujetti à la loi commune. La toute-puissance fut ainsi naïvement assimilée à la capacité de s'affranchir des lois naturelles. Or, selon l'exigence de nos contemporains, le pouvoir est légitime, si le législateur se fait un devoir d'obéir scrupuleusement à ses propres prescriptions.

Dès lors, un Dieu crédible aujourd'hui est un Dieu dont nous ne pouvons plus ni prétendre qu'il soit tout-puissant ni davantage impuissant. Car qui serions-nous pour en décider ? Qu'en savons-nous ? Sinon qu'il ne recourt pas à un exercice discernable de la puissance, comme nous le constatons dans la réalité quotidienne. L'emploi correct de la prière d'intercession fut énoncé par Thérèse de Lisieux : « Toujours prier comme si l'action était inutile et agir comme si la prière était insuffisante. » On peut être chrétien sans croire pour autant ni aux miracles ni à notre capacité de les susciter. Sinon il existe une catégorie inédite, les pratiquants incroyants.

*Jacques Neiryck*  
Ecublens



## Retraites ignatiennes

**Retraite individuellement guidée**  
avec le Père Beat Altenbach sj  
du 22-28 mars ; 17-22 mai ;  
11-17 juillet

**Retraite de Pâques**  
avec le Père Luc Ruedin sj  
du 29 mars-5 avril

**Retraite itinérante**  
avec le Père Luc Ruedin sj  
du 4-11 juillet

**Retraite itinérante**  
avec le Père Beat Altenbach sj  
du 18-25 juillet

*Renseignements et inscriptions :*  
Notre-Dame de la route,  
Villars-sur-Glâne/Fribourg  
+41 26 409 75 00  
beat.altenbach@kath.ch  
www.ndroute.ch

**Retraite dans la vie**  
avec le Père Bruno Fuglistaller sj  
du 3 novembre-1<sup>er</sup> décembre

*Renseignements et inscriptions :*  
Jésuites à St Boniface,  
Genève  
+41 22 321 12 90  
www.jesuites-st-boniface.org

**Venez et voyez**  
Retraite spirituelle de 6 jours  
avec le Père Louis Christiaens sj  
du 23-30 août

*Renseignements et inscriptions :*  
St-Hugues, Biviers/France  
+ 33 4 76 90 35 97  
+41 22 346 58 30  
louischristiaens@hotmail.com  
www.st-hugues-de-biviers.org

# Mode mineur, mode majeur

●●● **Patrick Bittar**, Paris,  
Réalisateur de films

Ce mois-ci, j'ai choisi d'aller voir les derniers films de deux figures du cinéma mondial : le Franco-suisse Jean-Luc Godard (84 ans) et l'Anglais John Boorman (81 ans). Quand « dernier » signifie aussi « ultime », il est difficile pour le chroniqueur d'éviter la diachronie. Disons simplement que *Queen and Country* est une œuvre autobiographique de Boorman, réalisateur de grands films comme *Delivrance* (1972) ou *The General* (1998).

En 1952, Bill Rohan a terminé sa scolarité (chez les Pères jésuites). Il vit avec sa famille sur la petite île du Pharaon, à une heure de Londres : lieu magique, au bord de la Tamise, où sa mère est venue se réfugier en 1943, après que le Blitz<sup>1</sup> ait détruit leur foyer. On y accède par barque, sous de majestueux saules pleureurs. Les équipes des studios de cinéma de Shepperton viennent y tourner des scènes aquatiques.

Bill, qui doit deux années de service militaire à son pays, quitte cet Eden et se retrouve dans un camp d'entraînement pour soldats anglais en partance pour la Corée. Il sympathise immédiatement avec Percy, cinéphile comme lui. Nommés instructeurs, les deux copains sont censés enseigner la dactylo aux

recrues, sous la surveillance d'un sergent-major psychorigide. Le récit se focalise sur les rapports conflictuels des deux sous-officiers avec leurs supérieurs, leurs blagues avec les bidasses, leurs combines avec le planqué du régiment, leurs retrouvailles familiales pendant les permissions et leurs flirts lors des sorties.

Durant un concert, Bill tombe amoureux d'une nuque. « Oublie l'impossible, prends ce qu'il y a à prendre », lui chuchote Percy en lorgnant deux infirmières qui minaudent. Mais Bill n'oublie pas : poursuivant la nuque, il découvre une aristocrate de 24 ans, dépressive, qui vit une histoire malheureuse avec son tuteur à Oxford, où elle étudie la philosophie. « Je te sauverai », lui déclare le puceau. Mais elle dit préférer être enlevée, capturée, plutôt que céder à la gentillesse.

Bill/John épousera une infirmière... « Et j'ai toujours songé à l'autre », confie aujourd'hui le réalisateur. Souvenirs d'amours ... et de trahisons amicales et familiales. Comme le racontait en 1987 un autre film autobiographique, *Hope and Glory*, lorsque John avait 9 ans, sa mère eut une liaison alors que son père était au front : « La trahison est liée à ma culpabilité enfantine face à cette liaison. La taire ou la dire me faisait également traître. »

*Queen and Country* est un film tendre et léger, mais parfois un peu lâche au

**Queen and  
Country,  
de John  
Boorman**

1 • Bombardement du Royaume-Uni par la Luftwaffe en 1940-41.

**Adieu au langage, de Jean-Luc Godard**

niveau du scénario et de la direction d'acteurs. Caleb Landry Jones, qui joue Percy, en fait trop en « chien fou ». Un film d'adieu en mode mineur.

**L'art de la rupture**

Adulé depuis un demi-siècle, *God Art*, le trublion de l'audiovisuel, m'a toujours paru enfermé dans une posture devenue imposture. J'ai pourtant été méduisé par son *Adieu au langage*. Le vieux briscard s'amuse avec l'image et le son comme un gamin surdoué. De la 3D, il fait un usage inédit, le plus pertinent à ce jour. Comment ne pas souscrire à sa malicieuse remarque : « Regardez ce prix donné à Cannes, à moi et à Xavier Dolan<sup>2</sup> que je ne connais pas. Ils ont réuni un vieux metteur en scène qui fait un jeune film avec un jeune metteur en scène qui fait un film ancien. »

*Adieu au langage* a été tourné chez Godard à Rolle et au bord du lac Léman à Nyon, avec deux iPhones, deux techniciens, un banc sous un arbre, un chien, une forêt... Pour capter notre attention, l'adepte de la contradiction systématique manie avec art la rupture. Quelques mesures du deuxième mouvement de la 7<sup>e</sup> symphonie de Beetho-

ven apportent parfois un souffle tragique au collage d'extraits de films, d'archives historiques, de bricolages théâtraux.

Deux couples alternent et se confondent au fil des scènes, mais on ne s'intéresse pas plus aux protagonistes que le cinéaste. C'est la poésie, la beauté et l'originalité des images et des sons (le langage ?) qui fascine. A quoi sert la fiction, si ce n'est à redire le monde ? Parfois, dans le *texte* confus composé d'un patchwork de citations (Darwin, Saint-Just, Beckett, Sartre, Badiou...), quelque chose résonne. « Commençons par le commencement. L'expérience intérieure est désormais interdite par la société en général et par le spectacle en particulier » (Sollers). « Adieu, adieu. Je ne veux pas vous quitter. Je ne peux pas vous reprendre. Je ne veux rien, rien. J'ai les genoux par terre et les reins brisés » (Musset à Georges Sand). « Vous me dégoutez tous avec votre bonheur. La vie qu'il faut aimer coûte que coûte. Moi je suis là pour autre chose. Je suis là pour vous dire non et pour mourir » (Antigone, de Anouilh). Pour Godard, si « le face-à-face invente le langage », sa disparition, avec les technologies numériques, anéantit la parole. Il évoque les analyses visionnaires de Jacques Ellul sur la société technicienne, sans citer cette déclaration de 1981 : « C'est avec l'appui de la révélation du Dieu biblique que l'homme peut retrouver une lucidité, un courage et une espérance qui lui permettent d'intervenir sur la technique. Sans cela, il ne peut que se laisser aller au désespoir. » *Adieu au langage* s'achève sur des aboiements, des vagissements ... et un indistinct « Malbrough s'en va t'en guerre. Ne sait quand reviendra ».

**P. B.**

« *Adieu au langage* »



1 • 25 ans. Prix du Jury pour *Mommy*.

# Du bonheur du rire

... Valérie Bory, Lausanne  
Journaliste

Un décor rétro et désuet occupe la scène. Typiquement du Christoph Marthaler, metteur en scène et comédien suisse-allemand (Prix Anneau Hans Reinhart du théâtre en 2011) qui enthousiasme le public, à Berlin, Avignon, Zurich et Vidy-Lausanne, comme en 1998 déjà avec *Le voyage de Lina Bögli*.

Le grand lit deux places (*king size*) encastré dans une alcôve tapissée de papier peint à fleurs, le pouf en velours, le couvre-lit à volants, la coiffeuse, la penderie et le minibar dressent le décor années 50 de ce spectacle créé à Bâle. Les portes des placards verts voient entrer et sortir des acteurs-chanteurs d'un récital bien dans un esprit surréaliste (la marque de fabrique de cet homme de théâtre et de musique qui, dans sa jeunesse, lança sur les ondes le hit *Frau Stimima* !).

Marthaler, c'est le décalage constant, source comique et poétique sans fin. Les personnages sont très « attendus » en apparence mais font des choses tout à fait improbables. Il y a là un pianiste cérémonieux à souhait, un couple qu'on pourrait dire chic, une vieille dame (Nikola Weisse) avec son sac « mammy », qui traverse régulièrement la chambre à coucher, s'assied sur une chaise et sort de son bric-à-brac de quoi se faire une petite croque. Les fem-

mes ne transportent-elles pas un petit monde dans leur sac ?

Dans ce théâtre musical et loufoque, personne ne parle ; aucun dialogue, mais des chansons qui s'enchaînent au fur et à mesure d'un jour qui se lève. Tiens, le pianiste se lève aussi, s'étire, prend sa douche, se brosse les dents, met sa liquette, sa chemise, dans un ordre immuable, et attaque un air de Schubert, qu'il termine en s'installant au piano (Bendix Dethleffsen). Le couple, lui, entame sa journée ou se couche, plie la couverture au cordeau et entonne un petit choral de Bach ou une chanson d'Eric Satie (mais oui), un morceau des Jackson Five ou de Bobby Lapointe.

Les mélodies s'enchaînent, chantées dans les positions les plus insolites. Avez-vous déjà entendu du Purcell par une cantatrice en robe du soir (Tora Augestad) qui rampe sous le lit et sort juste la tête ? Michael von der Heide, vedette alémanique mi-rock mi-variété, faon bondissant, entonne avec un comique sans faille : *Tout, tout pour ma chérie, ma chérie*, de Michel Polnareff. Kitsch à souhait.

Si la nostalgie n'est plus ce qu'elle était, Marthaler sait comment la retrouver dans un univers tendre et mélancolique qui déclenche des saccades de rires et qui se clôt avec un air fredonné par la grosse vieille dame, qui fut belle : « Avoir toujours été ce que je suis et maintenant si différente de ce que j'étais... » Une heure vingt de bonheur, sans le moindre bémol.<sup>1</sup>

## King Size de Christoph Marthaler

Genève, Forum Meyrin, les 3 et 4 mars

1 • On peut retrouver Marthaler avec *Une île flottante*, d'après Eugène Labiche, à Annecy, au Centre culturel de Bonlieu, du 25 au 27 février, et à Paris, à l'Odéon, du 11 au 29 mars.

## Laverie Paradis

Sur scène, deux femmes, l'une en noir (Claude-Inga Barbey, auteur et comédienne), l'autre en tailleur rose bonbon, Bernadette (Doris Ittig). La femme en rose consulte une voyante : première d'une série de saynètes reliées entre elles par la situation géographique d'une laverie automatique, lieu de rencontres de hasard. La voyante a un accent serbe caricatural et un bagout qui ferait vendre Dieu au plus iconoclaste. On est dans la franche comédie et on rit beaucoup.

Dieu, nous y voilà, autour de deux thèmes de fond : Job et les épreuves subies qui n'altéreront pas sa foi, et Pascal, pour son pari, cité à tort et à travers, mais ici à bon escient. Message du spectacle : tu as reçu une série de tuiles sur la tête, tu « morfls », tu es bien malheureux(se), proie facile pour toutes sortes de remèdes-miracles, et il faut payer. Eh bien, tu ne risques rien à essayer Dieu !

Au rayon malheurs, la dame boudinée dans son tailleur rose s'est fait lâcher par son Gilbert, qui n'a jamais eu l'idée de quitter sa femme, et la dame en noir a un cancer... de l'aile. Oui, car la dame

« Laverie Paradis »



en noir, endossant tous les rôles en face de Bernadette, la naïve flouée, incarne aussi l'ange. Lequel ? On ne va pas chi-poter, mais c'est diablement (oups !) bien fichu. Parmi les rôles, Claude-Inga Barbey incarne la psy qui va servir les concepts-miracles (le lâcher prise ou la résilience) à celle qui quémande un espoir. Finalement, le bon sens l'emporte : « Si vous voulez être aimée, prenez un compagnon à quatre pattes. »

A la laverie, il y a aussi une teinturière. « M<sup>me</sup> Rodriguez, pourriez-vous ravoïr mon tailleur tout taché ? » (taché de mensonges et autres petits péchés). Et M<sup>me</sup> Rodriguez, qui a comme une vision d'en haut, s'énerve : « Il y en a quatre millions, de tailleurs bonbon de femmes abandonnées, sur terre. Alors, vous me faites quarante-cinq Ave Maria. » Et voilà que Bernadette en regardant le Christ en croix à l'église se dit qu'il ressemble à Gilbert... « Il aurait dû la quitter, sa femme ; regardez, il penche la tête. » Assez déjanté, mais ça passe bien.

Autre variante, quand la vendeuse en tout et n'importe quoi sonne à la porte de Bernadette (les sketches s'enchaînent et le talent comique de Claude-Inga Barbey est sans limite) pour lui vendre Jésus grâce à son site de rencontres. - « Là, j'ai un costaud, qui peut porter une croix de 40 kg. » - « Qu'est-ce qu'il fait ? » - « Il travaille dans le social » !

Conçu comme une succession ininterrompue de sketches, le spectacle ne permet pas vraiment de s'interroger sur la quête de la foi, mais on est sûr d'y passer un bon moment !

V. B.

# Sade et la Révolution

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain et traducteur

Que n'a-t-on pas écrit contre et en faveur de Sade, tour à tour haï comme le plus scélérat des philosophes, l'ennemi du genre humain et encensé comme le père et le prophète de la modernité, le Saint-Just de la littérature, l'émancipateur de l'humanité, le martyr de cette liberté libre de toutes entraves et accouchée aux forceps de la pensée révolutionnaire, dans les fleuves de sang versés au nom de la vertu par la Terreur républicaine.

Il y a tout cela dans Sade : le sang, le meurtrier, le terreux, le sang-froid, l'impassibilité, la liberté, la république et la vertu. C'est du moins ce que ses interprètes les plus autorisés et ses défenseurs y ont vu. Et il y a même l'anarchie ou plutôt l'insurrection.

Scélérat, il le fut sans doute aux yeux des hommes vertueux pour avoir, l'un des premiers, osé appeler avec autant d'énergie et d'intrépidité le Mal le Bien et le Bien le Mal, inversion qu'opérait d'ailleurs au même moment (et sans avoir, à ma connaissance, eu vent des écrits du marquis de Sade) William Blake dans sa veine poético-prophétique.

Rousseau, Diderot, Helvétius, D'Holbach, La Mettrie, en gros toute la pen-

sée matérialiste des Lumières, avaient certes été très loin dans l'entreprise de démolition de la vieille morale et de l'Ancien Régime sur lesquels reposait l'alliance millénaire du Trône et de l'Autel, mais aucun n'avait été aussi radical que Sade.

## L'énergie du mal

Blake et Sade ont dit : l'énergie est du côté du Mal et la soumission du côté du Bien. Le mal est actif, insurrectionnel, le bien passif. Les rois, les prêtres, ceux que la terminologie du temps nomme les tyrans, donnent la paix, c'est-à-dire du pain et des jeux, à leurs peuples pour mieux les asservir. Mais l'homme et le peuple nouveaux (c'est-à-dire révolutionnaires) n'existent qu'en état d'insurrection et de soulèvement permanents.

La révolution et Sade, c'est la même chose. C'est le principe de négation et de destruction absolues appliqué à toutes choses. Et c'est d'abord la négation du Ciel, donc de toute Transcendance. C'est la même chose et c'est la même impasse, et c'est pourquoi tous deux ont pour principe fondateur et destructeur le meurtrier.<sup>1</sup> Sade, tout comme Pascal (les extrêmes se touchent), s'est donné pour tâche d'empêcher les hommes de dormir ou de s'en-

## **Sade, un athée en amour**

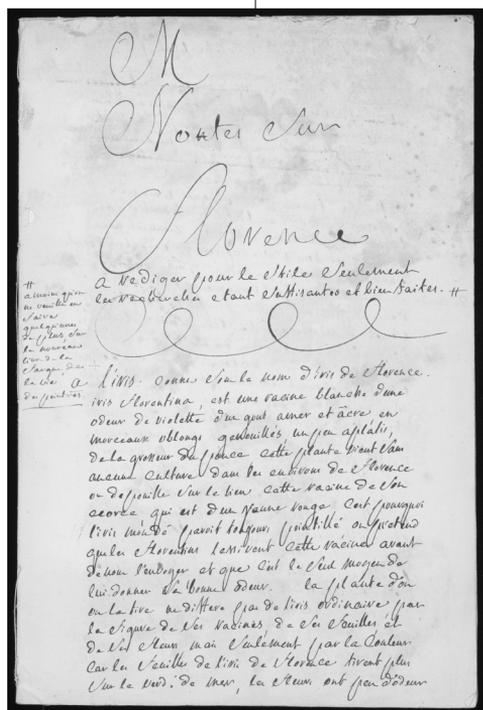
exposition à la  
Fondation Martin  
Bodmer, Cologny (GE),  
jusqu'au 16 avril

1 • D'ailleurs, un athée modéré comme Paul Valéry ne tenait-il pas Pascal pour l'ennemi du genre humain ?

dormir. « Français, encore un effort. » Aussi n'est-ce pas par hasard que les têtes des chefs de la Révolution tombèrent les unes après les autres en vertu d'une logique implacable.

« L'état normal d'un homme, dit Sade, est un état d'inertie et de tranquillité, si bien que son état immoral est un état de mouvement perpétuel qui le rapproche de l'insurrection nécessaire dans laquelle il faut que le républicain tienne toujours le gouvernement dont il est membre. » Or comment atteindre cette alliance souhaitée - non plus du trône et de l'autel mais de la vertu et de l'énergie - dans l'insurrection permanente ? Car les nations qui aspirent à la république ne sont pas seulement menacées par la violence extérieure contre-révolutionnaire, mais également par leur passé intérieurement déjà violent, autrement dit, selon la terminologie du temps, criminel et corrompu.

Note de Sade lors de son voyage en Italie



Comment effacer ce péché d'origine ? Comment passer de l'état criminel à l'état vertueux ? Les hommes ne pourraient atteindre cette vertu (dont les législateurs républicains font le principe et le moteur de la République) que si l'histoire et le passé ne leur préexistaient pas. Le *tabula rasa* est impossible. L'homme est né dans l'histoire et donc dans le crime (les chrétiens appellent cela le péché originel) et il ne pourra en sortir par une surenchère de violences et de crimes. Et quelle en serait la différence ? Qu'aura gagné l'humanité à appeler « crime » l'énergie ? En développant toutes les conséquences de la morale révolutionnaire de la liberté (celle-là même dont se réclament les peuples d'aujourd'hui sans en saisir le moins du monde les tenants et les aboutissants), Sade est parvenu à mettre en évidence une contradiction fondamentale : tout homme a tous les droits ; si faire souffrir procure du plaisir, nous avons le droit de faire souffrir ; mais celui qui souffre et qui ne veut pas souffrir a également tous les droits, y compris celui de ne pas souffrir. Sauf la rencontre miraculeuse du sadique et du masochiste (laquelle n'est pas aussi rare qu'on le pense), le problème n'a pas de solution. De quel droit un souverain interdirait-il donc à un autre souverain le libre exercice de ses droits ? La même philosophie autorise la tyrannie et la fait condamner.

C'est la contradiction contenue dans la Déclaration des droits de l'homme, qui proclame simultanément que tous les hommes ont des droits égaux, c'est-à-dire sont également souverains, et que la propriété est également sacrée, laquelle pour la classe bourgeoise, dont la Déclaration marque l'accession au pouvoir, autorise et implique l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est-à-dire la tyrannie.

Le libertin souverain qui mutile et tue l'objet également souverain de son plaisir place dans une lumière éclatante la contradiction qui permet au patron-citoyen d'acheter et de vendre comme une marchandise le travail de l'ouvrier-citoyen.

## Esprit de négation

On trouve aussi chez Sade, latent à tout ce qu'il écrit et comme l'éclairant d'une lumière souterraine, cette idée qu'il ne peut exister de lecteur capable de le comprendre.

Comme l'a très bien observé Michel Foucault, la posture sadienne impliquerait cinq négations, refus ou tentatives d'assassinat : refuser la littérature des autres ; refuser aux autres le droit même de faire de la littérature ; contester que les œuvres des autres soient de la littérature ; se refuser à soi-même le droit de faire de la littérature ; refuser d'accomplir autre chose que le meurtre systématique de la littérature.

Si bien que l'œuvre, quand elle échappe à la main meurtrière de son auteur, n'existe que dans la mesure où, à chaque instant, tous les mots sont éclairés par cette essence inaltérable et immortelle de la littérature, qui pousse celui qui écrit à détruire (à l'image de la nature) tout ce qu'il fait. En même temps, cette œuvre n'existe que parce que cette littérature est à la fois profanée et sacrifiée à quelque chose qui est peut-être le silence.

Sade n'a choisi ni de se taire ni de se tuer. Comme la nature, il a produit, et comme elle il détruit ses créatures. Du moins dans son œuvre. Ne pouvant créer que pour détruire. Les méchants, ceux que la nature a créés tels, ne liront jamais Sade. Ils n'ont pas besoin d'une philosophie pour justifier leurs

crimes. Ses lecteurs se chercheront parmi le petit troupeau d'intellectuels vertueux et faibles qui flottent et qui flotteront toujours entre le Bien et le Mal, entre la loi et sa transgression. Quelques-uns le liront penchés sur le mystère ensorcelant du Mal comme au-dessus d'un abîme impénétrable. Après tout la littérature n'a-t-elle pas pour tâche de montrer ce qui est caché, de dire ce qui est tu et de nommer l'innommable ? N'a-t-elle pas de secrètes accointances avec le Mal ?

Ce qui nous frappe en relisant Sade, c'est de voir à quel point sa pensée s'inscrit dans le grand courant rationaliste destructeur issu de Descartes. Saint-Just, Sade, Laclos, Bonaparte sont les fils de cette révolution philosophique et mécaniste dont Descartes fut le père. Comme l'écrit très justement Lamartine : « Je me souviens qu'à mon entrée dans le monde, il n'y avait qu'une voix sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit humain, la faculté de poésie. C'était l'époque de l'Empire. C'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques, qui seuls avaient la parole, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient en effet parvenus à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse de l'esprit humain. Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là. Nous ne croyons que ce qui se prouve et ce qui s'explique. La poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née. »

L'empire français n'avait été que la monstrueuse et stérile hypostase de l'orgueil rationaliste. Cette philosophie ne gouverne-t-elle pas toujours le monde ?

G. J.

Sous la direction de  
**Michel Delon**,  
*Sade, un athée  
en amour*,  
Paris, Albin Michel  
2015, 336 p.

(catalogue  
de l'exposition)

# Un jésuite dans la tourmente

**Chantal Reynier,**  
*Pierre-Joseph de Clorivière 1735-1820.*  
*Un mystique jésuite*  
*contre vents*  
*et marées,*  
 Namur, Lessius 2014,  
 440 p.

La vie aventureuse et mouvementée de Pierre-Joseph de Clorivière, ce jésuite à la charnière entre l'Ancien Régime et la Restauration, fait l'objet d'une excellente biographie, fort bien documentée et de lecture agréable, écrite par une spécialiste reconnue qui y a consacré de nombreuses années de recherche. Né à Saint-Malo en 1735, dans une famille de marchands-négociants qui tient le haut du pavé dans la cité corsaire, Pierre-Joseph Picot de Clorivière était destiné à vivre au cœur des tempêtes politiques et religieuses qui bouleversèrent la France et l'Europe au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Orphelin de père à l'âge de sept ans, puis de mère deux ans plus tard, placé sous tutelle à neuf ans, sa vie sera marquée par une suite de ruptures qui, toutes, l'affecteront profondément sans pourtant jamais réussir à le décourager. Après un bref essai dans la marine, un projet avorté dans le commerce et des études de droit à Paris, le jeune noble breton se « convertit » en 1755, au cours d'une retraite donnée par un prêtre foncièrement antijanséniste.

La découverte de l'oraison, la fréquentation régulière des sacrements le conduisent peu à peu sur le chemin de la vocation sacerdotale et au noviciat des jésuites, à une époque où la Compagnie ne jouit plus du prestige dont elle a bénéficié. La condamnation des rites chinois en 1742, les débuts du conflit au sujet des Réduction du Paraguay, la politique des Bourbons et des principales cours européennes, l'enseigne-

ment des Lumières et les maladresses de certains jésuites préparaient l'expulsion des jésuites du Portugal (1759), de France (1764) et d'Espagne (1767), prélude à la suppression de la Compagnie par le pape Clément XIV en 1773.<sup>1</sup>

Interdit en France, Clorivière continuera sa formation théologique (jusqu'à son ordination sacerdotale) dans la province jésuite d'Angleterre, réfugiée aux Pays-Bas ; une période de profonde vie spirituelle, épurée sans doute par l'exil et l'insécurité du lendemain.

Trois villes seront le théâtre de ses premiers engagements apostoliques. A Londres, il vit des débuts difficiles à cause d'un sérieux handicap, un bégaiement qu'il ne corrigera que difficilement et au prix de nombreux efforts. A Gand, il est l'assistant du maître des novices. A Bruxelles, où l'atteint le *Bref* de la suppression de la Compagnie, il assure l'aumônerie des bénédictines anglaises.

## Un visionnaire

Plutôt que de quitter la France pour chercher refuge dans des régions plus calmes, Clorivière y reste, après avoir envisagé un temps de rejoindre le Canada pour y travailler à la conver-

1 • Pour en savoir plus sur la suppression de l'Ordre des jésuites, puis sur sa restauration en 1814, voir *choisir* n° 657, septembre 2014, et notre dossier sur [www.jesuites.ch](http://www.jesuites.ch). (n.d.l.r.)

sion des Indiens. Il a alors une inspiration. Puisqu'il n'est plus possible de se retirer du monde pour vivre la consécration religieuse, il faut la vivre dans le monde, sans les conditionnements extérieurs qui la caractérisent alors, c'est-à-dire sans costume, ni maison ni église ni biens-fonds ni richesses, séparés les uns des autres à la manière des premiers chrétiens. Il y voit comme une extension de la Compagnie : des prêtres diocésains et des femmes qui vivent selon la spiritualité ignatienne. C'est ainsi que sous l'égide du Sacré-Cœur et avec l'aide efficace d'Adélaïde de Cicé, une femme dépressive et scrupuleuse qu'il porte à bout de bras, il fonde deux sociétés, une de prêtres, l'autre de femmes, auxquelles il va désormais consacrer toutes ses énergies pour recruter des membres, leur donner un statut inspiré par les *Constitutions* de la Compagnie de Jésus et les former en leur adressant des *Lettres de formation*.

Les membres dispersés des sociétés doivent remplir trois conditions incontournables : maintenir un lien fraternel fort entre eux, partager leurs biens économiques en alimentant une caisse commune, puiser leur force spirituelle dans l'amour et l'imitation des Cœurs de Jésus et de Marie. La reconnaissance par la hiérarchie de ses Sociétés lui coûtera d'innombrables démarches auprès des évêques, toujours frileux lorsqu'il s'agit de nouveauté, et du pape, plutôt favorable mais qui ne s'engagera qu'oralement. Précurseur, visionnaire même, Clorivière ne recevra la suprême consécration de son intuition que tardivement, lorsque Pie XII approuvera les Instituts séculiers en 1947.

## De la prison

Emporté dans la tourmente qui bouleverse la France politique et religieuse, Clorivière entre en clandestinité et se cache. La Révolution et sa Constitution civile du clergé, les septembrisades<sup>2</sup> qui lui ravissent des membres de ses sociétés, la Terreur qui guillotine des gens de sa famille... : les orages et les périls se succèdent sans discontinuer, jusqu'au jour où la police de l'empereur l'arrête (1804). Incarcéré durant cinq ans, l'infatigable jésuite gouverne ses Sociétés depuis sa prison, accompagne des personnes et rédige des livres. En mai 1814, Clorivière est chargé par le général de la Compagnie de Jésus, Thaddée Brzozowski, d'organiser le rétablissement de l'Ordre en France, avec le titre de *Superior Generalis Societatis*. Tâche ardue à cause du manque de sujets expérimentés, des rapports difficiles avec l'Etat français et des tensions avec le Père Général qui réside encore à Saint-Pétersbourg puis en Pologne. Face à l'état de profonde déchristianisation de la France, Clorivière estime qu'il est urgent de fonder des centres de formation, des collèges et des petits séminaires, et d'y envoyer des jésuites, au prix d'une formation raccourcie, tandis que le Père Général insiste sur la priorité à donner à la formation des jésuites selon les Constitutions (noviciat, cursus des études, etc.). Entre l'actif octogénaire, Provincial de France, et le Père Général, les relations resteront toutefois libres et confiantes.

Assortie de très utiles annexes (généalogie, chronologie, bibliographie complète, bons index), cette biographie constitue un ouvrage de référence, auquel on ne peut que souhaiter la réception qu'il mérite.

**Pierre Emonet**

2 • 1792, massacres des prisonniers. (n.d.l.r.)

# Rencontres

**Yves Ledure,**  
*Sécularisation et  
spiritualité. Approche  
anthropologique  
du christianisme,*  
Bruxelles, Lessius  
2014, 171 p.

Rallié à l'idée de la sécularisation (autonomie des domaines étatique et religieux), par opposition à la laïcité (ignorance voire refus du religieux), Yves Ledure<sup>1</sup> lui trouve l'avantage que « la démarche religieuse [y] relève moins de l'accoutumance collective que d'une détermination personnelle ». Cette situation toutefois comporte le risque d'un véritable oubli de la religion, celle-ci devenant pour beaucoup « des hiéroglyphes illisibles ». Or la religion « définit (...) une catégorie (parmi d'autres) de l'existence humaine » qui est, tout comme l'art, non soluble dans une démarche purement rationnelle : la rencontre du divin n'est pas de l'ordre du cognitif mais de l'expérience.

Les fulgurants progrès de la science n'ont en aucune manière permis de résoudre les questions fondamentales de l'existence : le sens de la vie, l'infini, le début et la fin de l'Univers, cette « interrogation sur la mortalité de l'homme qui reste le dard brûlant dans la chair vive de tout vivant ». La réponse nécessite l'activation de notre capacité religieuse, la découverte qu'au fond de soi il y a - « viatique de l'immortalité » - l'Univers, la « trace de l'infini ». L'actualisation de ce potentiel a besoin de l'incarnation, dont l'exemple concret est le passage du Christ (corps, âme, esprit réunis) parmi les humains. Ainsi « le divin vient à l'homme par (...) l'humain », et les écritures sacrées sont « autant de pédagogies d'éveil au monde religieux ».

La religion apporte aussi des repères comportementaux à « un homme qui risque toujours de rester un loup pour son congénère ». Elle rappelle que

l'égoïsme, le matérialisme, le repli sur soi conduisent à l'enfermement. Posséder c'est être possédé, remarquait Gabriel Marcel en 1935 déjà dans *Etre et avoir*. On ne saurait, dès lors, considérer que le fait religieux n'a plus de dimension collective, et si la vie publique n'a plus à vivre au gré de fois imposées, elle ne peut ignorer l'apport de la pratique spirituelle à l'accomplissement de la destinée humaine.

Dans ce sens, contrairement à un certain consensus confondant libération politique (conquête de la liberté de conscience et de croyance) et refus de toute discipline (toute approche du divin passe par une ascèse), l'auteur affirme que la structure religieuse n'est pas, par définition, une aliénation, pour peu, cependant, qu'elle quitte son « image (...) réductrice de la femme » et « une conception englobante et totalisante (...) qui ne peut qu'entrer en conflit avec une anthropologie de la liberté que véhicule la modernité ».

Un Etat athée ne serait que la symétrique des errements d'un Etat théocratique : que « dans une culture de l'absence de Dieu », les humains puissent néanmoins trouver les voies du Salut, n'est-ce pas là un enjeu de société ? « La disparition ou l'effacement sans précédent du sacré, de l'absolu (...) laisse chaque personne face à sa fragilité ontologique. » Sécularisation et vie spirituelle ont de quoi se soutenir mutuellement...

**René Longet**

1 • Théologien et philosophe français né en 1934. (n.d.l.r.)

---

 ■ Spiritualité
 

---

**Anselm Grün**

***L'art du silence***

Paris, Albin Michel 2014, 224 p.

Les philosophes grecs, comme Socrate, voyaient dans la conversation une source importante de la connaissance. Ils l'appréciaient comme un lieu de rencontre, où naissait une émulation à aller plus loin dans l'exploration du mystère de l'existence humaine.

L'auteur déplore le déclin de la culture de l'échange. Il est effrayé par la banalité des conversations dans l'espace public. On parle beaucoup, mais sans dire réellement quelque chose. Son ouvrage propose une réflexion sur le langage d'aujourd'hui, à l'aide de la Bible mais aussi d'observations concrètes. Car le bavardage « fatigue », mais une conversation menée dans de bonnes conditions revigore.

Tout d'abord, il ne peut y avoir un échange fécond que si nous sommes prêts à construire quelque chose de commun avec nos interlocuteurs, à prendre part à leur expérience. Il va sans dire que si nous voulons avant tout faire entendre notre opinion, il n'en sortira rien.

Le langage révèle aussi ce que nous sommes : « Ton langage te trahit », dit la servante à Pierre (Mt 26,73). Il nous faut donc être attentifs à ce que nous exprimons de nous-mêmes par nos paroles et nos gestes, et être prêts à nous écouter nous-même. Alors ce que l'autre exprimera ne nous sera pas complètement étranger et nous amènera à être en contact avec ce qui vibre dans notre âme.

Et pour être à même d'être à l'écoute de notre être profond, il faut savoir se taire. Car c'est dans le silence que l'on peut juger quels sont les mots qu'il vaut la peine de prononcer et ceux dont il est préférable de se dispenser. Au lieu de bavarder, on prononcera des paroles qui ont un sens, qui redonnent courage, qui indiquent une voie, qui proposent une formulation du mystère. Les paroles qui naissent du silence peuvent donc avoir une vertu d'éveil, comme celles de Jésus, qui ôtait la poutre de l'œil de ses interlocuteurs pour les amener à voir les gens tels qu'ils étaient ainsi que la réalité de leur vie.

Ce livre donne de judicieux conseils pour un usage plus ajusté et fécond du langage.

Monique Desthieux

**Christian Bobin**

***La grande vie***

Paris, NRF/Gallimard 2014, 136 p.

Quand on lit un livre de Christian Bobin, on ne peut plus vivre superficiellement en surfant à la surface de la vie. Tout détail aiguise l'attention, toute rencontre éveille le cœur, dans la communion avec l'essence du monde. Dans la patience, la lenteur - que notre monde enterre - surgit la connivence avec les mots, d'où jaillit l'éternité dans le présent, la paix, la lumière, comme l'écureuil et le saint qui « font tous les deux provisions de lumière qu'aussitôt ils oublient ».

Entrer en connivence avec les arbres, les oiseaux, les libellules, les nuages... tout parle ; il suffit de s'arrêter, de regarder, d'écouter. La poésie est dans le rayon du soleil, la résurrection est dans la « rose rouge qui éclaire les jours » et commence dès cette vie. Rien n'est jamais fini ni perdu. Les livres sont aussi sources d'inspiration : Marceline Desbordes-Valmore, Sören Kierkegaard, André Dhôtel, Hölderlin, Jean Grosjean et bien d'autres plantent les panneaux indicateurs de la vie, du paradis, de l'éternel.

Ecrire, toujours écrire, sans relâche « comme un boxeur enfonce le cuir rouge d'une rage dans la poitrine des anges du vide ». Christian Bobin transforme même Marilyn en « martyre du sourire ». La poésie, parole et silence, « c'est la grande vie ».

Marie-Thérèse Bouchardy

---

 ■ Théologie
 

---

**José Tolentino Mendonça**

***Petit traité de l'amitié***

Paris, Salvador 2014, 254 p.

« Nos amis font partie de notre vie, écrivait Raïssa Maritain, mais il y a plus : ils élargissent notre vie, et contribuent à la rendre plus lumineuse et authentique. » L'auteur se propose de nous aider à réfléchir au sens et à la pertinence de l'amitié.

Tout d'abord, en interrogeant les textes bibliques. L'amitié y est particulièrement développée dans l'évangile de Jean. Puis, il analyse les dires des Anciens, que ce soient Aristote, Cicéron, Sénèque. Aristote écrivait déjà dans son *Ethique à Nicomaque* : « L'homme heureux a besoin d'amis », de cette reconnaissance mutuelle, de personne à personne ; une reconnaissance non fondée sur la confrontation et la compétition, mais sur l'affection ; non déterminée uniquement par des lois de justice ou des liens de sang, mais enracinée dans la gratuité. Aelred de Rielvaux et François de Sales promeuvent, eux, avec une authentique exaltation, les bienfaits de l'amitié spirituelle. Pour eux, l'amour de Dieu est le fondement de l'amitié. Selon Aelred, « il faut veiller soigneusement à ce que les éléments de la construction (de l'amitié) soient conformes à ce fondement ».

Livre tonique, qui dépeint avec bonheur l'humour de Dieu, dont on peut trouver des traces dans notre vie, et qui rappelle inlassablement qu'avec nos amis, c'est à la joie que nous sommes conviés.

Monique Desthieux

**Paul Tillich**

***Le courage d'être***

Genève, Labor et Fides 2014, 222 p.

Ce livre magnifique, mais très exigeant, est considéré comme l'un des dix ouvrages les plus marquants du XX<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne la reformulation du christianisme. Il a été écrit par un homme qui, après sa courageuse dénonciation du nazisme, dut quitter l'Allemagne et se réfugier aux Etats-Unis, où il mena une brillante carrière de professeur de théologie et de philosophie. Le préfacier n'hésite pas à considérer cet ouvrage comme un chef-d'œuvre par l'ampleur et l'audace des synthèses qu'il réalise et les perspectives qu'il dégage pour faire valoir la signification de la grâce au cœur de la vie de l'homme contemporain.

L'auteur convie comme témoins des philosophes antiques et médiévaux : Socrate, Platon, Ambroise de Milan, Thomas d'Aquin, Dante, puis Spinoza, Nietzsche et Kierkegaard. Six chapitres analysent successivement le courage, le non-être, l'angoisse, le courage d'être participant, celui d'être soi, celui d'accepter d'être accepté.

Dans le monde antique, le sentiment du tragique de l'existence dominait la pensée et la vie. Avec la Renaissance, s'amorça un mouvement orienté vers l'avenir, laissant entrevoir création et nouveauté. Cette divergence entre l'ancien humanisme et l'humanisme moderne donna un sens différent à l'individu et permit des interprétations radicalement autres du courage.

Quant à l'angoisse, celle de la mort, elle constitue un horizon permanent sur le fond duquel l'angoisse du destin est à l'œuvre. Le fait que nous existions en cette période de temps et non en une autre, que nous nous trouvions ici et non ailleurs, engendre une angoisse au sujet de notre existence spatiale. Les contenus de la tradition qu'on avait admirés et aimés ont perdu aujourd'hui leur pouvoir de satisfaire.

L'auteur développe dans un chapitre sur le courage et la transcendance, celui des Réformateurs affirmant le soi individuel en tant que tel dans sa rencontre avec Dieu. Non plus le Dieu qui juge et pardonne, mais Celui qui apparaît sous la forme d'une foi absolue, qui dit « oui », bien qu'il n'y ait de puissance particulière qui soit victorieuse de la culpabilité. Le courage d'être s'enracine, conclut l'auteur, « dans le Dieu qui apparaît quand Dieu a disparu dans l'angoisse du doute ».

Marie-Luce Dayer

**David Hamidovic**

***L'interminable fin du monde***

Paris, Cerf 2014, 166 p.

L'auteur poursuit deux buts, entrecroisés. Le premier est caché dans le titre : l'annonce de la fin du monde a traversé tous les temps et hanté de nombreuses civilisations, et elle continue interminablement à le faire. Le second est de démontrer cet « interminable » à l'aide et à l'occasion d'une analyse de grandes figures apocalyptiques de l'Antiquité : Jean de Patmos, Hénoc, Daniel... Or, si deux problématiques, celle de la fin du monde (cosmique et historique) et celle du Jugement dernier, semblent se confondre, c'est là aussi que s'annoncent deux espérances à la fois convergentes et divergentes : celle d'un monde nouveau, purifié de tout mal, proposé à l'entreprise de l'homme, et celle d'une « vision » du Royaume de Dieu.

« Les Anciens, dans toutes les civilisations, pensaient l'évolution de leur société vers une société différente, c'est-à-dire meilleure (...) Pour prolonger la pensée antique jusqu'à aujourd'hui, la fin du monde est peut-être à comprendre comme un appel désespéré à qui veut bien l'entendre, un appel à proposer une espérance pour ce monde. » Le thème central du livre est donc bien que tant les « fins » annoncées - toujours déçues et repoussées - que l'espérance en un Royaume éternel puisent leur sens dans un monde à construire avec patience et courage.

Si les analyses de textes prophétiques sont riches d'enseignements, le bilan du parcours se résume en ceci : « Etudier l'Antiquité permet aussi de vaincre l'angoisse qui est au fondement de l'affirmation de la fin du monde, une angoisse caractéristique d'une société en mal de repères. La "fin du monde" est une manière de nommer l'insurmontable redouté. » Est-ce assez dire ?  
Philibert Secretan

---

## ■ Histoire

### **Elie Gounelle et Henri Nick** *Réveil et christianisme social*

*Correspondance 1886-1897*

Genève, Labor et Fides 2013, 406 p.

Cette correspondance est éditée avec une introduction copieuse et des notes très riches de Christophe Chalamet et Grégoire Humbert, et avec une préface de l'historien Patrick Cabanel qui souligne l'importance de cette parution pour mieux connaître l'histoire du protestantisme français.

Etudiants à la Faculté de théologie de Montauban, quelques jeunes pasteurs forment un groupe d'amis. Grâce à l'échange de lettres entre Gounelle et Nick, mais aussi aux circulaires adressées à tout le groupe, nous suivons leurs premiers pas et leurs engagements dans une Eglise confrontée à l'intérieur à des divisions doctrinales entre libéraux et orthodoxes, et à l'extérieur à une société gagnée par l'agnosticisme.

Pour ces jeunes pasteurs, le christianisme a besoin d'être rajeuni. Leur effort va porter sur un réveil spirituel, qu'ils mettront en œuvre à travers des conférences et des campagnes d'évangélisation.

Ils comptent les conversions, espérées aussi chez certains collègues ! La conversion doit aussi avoir un aspect social et s'inscrire dans une vision qui dépasse l'observation triste et pessimiste du monde parce que fondée dans l'espérance du Royaume de Dieu.

Voilà l'activité quotidienne à laquelle s'adonnent les deux amis, l'intellectuel et le charismatique, s'appuyant l'un sur l'autre et se réaffirmant dans chaque courrier combien leur amitié, en constant approfondissement, leur est précieuse. Ils acceptent de quitter les Cévennes pour pratiquer leur ministère à Roubaix et à Lille, des villes industrielles du Nord. Ils sont critiques à l'égard du mouvement ouvrier athée et s'engagent dans la lutte contre l'alcoolisme, la prostitution, le paupérisme et la guerre, ce qu'un de leurs amis, Wilfred Monod, nomme « l'évangélisation socialiste ».

Les deux amis, mais surtout Gounelle, ont publié régulièrement, notamment dans la *Revue du christianisme social*. Leur correspondance passe du détail quotidien aux réflexions d'envergure ; on y croise quantité de personnages qui ont fait l'histoire du protestantisme de l'époque.

Jean Pierre Zurn

---

## ■ Société

Sous la direction de

### **Alfred Fernandez** *Le dû à tout homme*

*Situation et défis du système international de protection des droits de l'homme*  
Saarbrücken, Dictus Publishing 2014, 264 p.

Douze auteurs, présentés par Alfred Fernandez, docteur en philosophie et directeur du Collège universitaire Henry Dunant (Genève), s'expriment au sujet des droits de l'homme. Des philosophes et des politologues (Jeanne Hersch, Philibert Secretan, William Ossipow) en distillent l'essence et en soulignent l'universalité, tandis que la diplomate marocaine Halima Embarek Warzazi dépeint le travail accompli pour la mise sur pied d'institutions censées les promouvoir.

Or, tout universels qu'ils se prétendent, les droits de l'homme peinent à se faire appli-

quer et leur transgression n'est que sporadiquement sanctionnée.

Des raisons à cette situation sont scrutées par plusieurs contributeurs. Dans *Droits de l'homme en Asie : grands défis, grands espoirs*, Pierre-Yves Fux, haut cadre du Département des affaires étrangères de la Confédération suisse, évoque l'émergence de jeunes démocraties sur le continent asiatique. Il fustige l'absence fréquente de volonté politique à adhérer intégralement aux conventions internationales et la propension de ces Etats à édulcorer leur contenu lors de l'application, au nom de particularismes régionaux ou d'une hiérarchie spécifique de valeurs.

Michel Veuthey, pour sa part, expose comment s'y prend la *diplomatie humanitaire* pour résoudre des conflits et prône un dialogue fondé sur la reconnaissance d'autrui. Le docteur Emmanuel Kabengele, quant à lui, insiste sur les conditions sociales indispensables pour que tout un chacun puisse jouir du droit à la santé : il dénonce les projets visant à privatiser la médecine et les services publics.

Nous avons consulté avec intérêt l'annexe avec les biographies des contributeurs, mais avons regretté le manque de datation de textes concernant une situation pourtant en évolution constante. Nous aurions, par ailleurs, préféré le terme de « droits humains » à celui de « droits de l'homme » oublieux de la moitié féminine de l'humanité.

Anna Spillmann

## ■ Prose

**Eric Nonn**

***Là-bas, ils ne tuent pas les oiseaux dans le ciel***

Paris, des Busclats' 2014, 150 p.

Voici des « notes » d'Afrique, posées sur le papier avec une sensibilité rare s'agissant du regard occidental sur ce continent-fleur, continent-rebut, miracle de survie quotidienne.

Un récit poétique où chaque mot sonne juste, sans emphase, sans idéologie parasite. Tel est ce tableau d'Afrique que l'on regarde à travers les yeux d'une fillette, écolière au cartable « rose international », à la charnière de l'adolescence, à cloche-

pieu entre la modernité et ses scories (telles qu'on les voit là-bas) et les bribes du monde animiste qui imprègnent l'âme africaine.

Dans ce coin de pays roule encore un vieux wagon de France, avec, inscrite sur la portière, la gare d'arrivée de Lille, comme une vieille étiquette qu'aucun Africain n'a enlevée.

Djana et Léona, deux fillettes en habits colorés comme deux poupées de chiffon, sont appuyées à la palissade avant de rentrer dans leur case, après l'école. Et dans ce quartier de Libreville, qui ressemble à un quartier bombardé, en ruines, en forêt de tôles, et même quartier lacustre quand il pleut, vit toute une population.

Certains soirs aussi, c'est un quartier de drogue, d'iboga, de bois sacré d'un rituel ancien. On croit pourtant aussi là-bas, dans cet entrelacs de réalités à l'équilibre instable. Comme le dit Eric Nonn : « Djana... elle est peut-être devenue un morceau d'iboga, de cette eucharistie, dans le fond du quartier en canyon. C'est possible. »

Une empreinte d'une grande humanité pour ce douzième roman de l'auteur.

Valérie Bory

- 1 • Créés en 2010, les éditions des Busclats se proposent de publier des écrivains reconnus, à qui elles demandent de faire un pas de côté. D'écrire en marge de leur œuvre, un texte court - récit, essai, nouvelles, lettres - qui sera, selon leur cœur, une fantaisie, un coin de leur jardin secret, un voyage inattendu dans leur imaginaire. (n.d.l.r.)

**“Avec le regard simple revient la force pure.”**

Luc Ruedin sj

**Bianchi Enzo**, *Prier la Parole. Lecture et méditation des écritures*, Paris, Albin Michel 2014, 172 p.

**Bonny Johan**, *Eglise et famille : ce qui pourrait changer. Suivi de deux contributions de Philippe Bacq sj*, Paris/Namur, Salvator/Fidélité 2014, 118 p.

**Butticaz Simon**, *Pâques, et après ? Paul et l'espérance chrétienne*, Bière, Cabédita 2014, 92 p.

**Carrère Emmanuel**, *Le Royaume*, Paris, P.O.L. 2014, 640 p.

\*\*\***Coll.**, *Arme Kirche - Kirche der Armen : ein Widerspruch ?*, Würzburg, Echter Verlag 2014, 248 p. [45041]

\*\*\***Coll.**, *Joseph (Gn 37-50) : la vie, mode d'emploi*, St-Maurice, Saint-Augustin 2014, 232 p. [45076]

\*\*\***Coll.**, *Prédications. Un best of protestant*, Genève, Labor et Fides 2014, 144 p. [45078]

\*\*\***Coll.**, *Mises en scène de l'humain. Sciences des religions, philosophie, théologie*, Paris, Beauchesne 2014, 266 p. [45084]

**Davin José**, *Les personnes homosexuelles. Un arc-en-ciel près des nuages*, Namur, Fidélité 2014, 152 p.

**Delalande Corinne**, *Quand je rencontre mon frère malade*, Namur, Fidélité 2014, 128 p.

**Escaffit Jean-Claude**, *Sur les traces du père ... Questions à l'officier tué en Algérie*, Paris, Salvator 2014, 160 p.

**Grappe Christian**, *L'au-delà dans la Bible. Le temporel et le spatial*, Genève, Labor et Fides 2014, 320 p.

**Kaufmann Thomas**, *Histoire de la Réformation. Mentalités, religion, société*, Genève, Labor et Fides 2014, 704 p.

**Labande François**, *Ski de randonnée. Valais central. 120 itinéraires de ski-alpinisme dont la Haute Route*, Genève, Olizane 2014, 310 p.

**Lovis Jeanne**, *Bellelay, à Dieu et à Diable. Biographie du chanoine prémontré Grégoire Voirol (1751-1827)*, Neuchâtel, Alphil 2014, 190 p.

**Moingt Joseph**, *Croire au Dieu qui vient. I. De la croyance à la foi critique*. Essai, Paris, Gallimard 2014, 612 p.

**Mushipu Mbombo Dieudonné**, *Le Récit du pèlerin de saint Ignace de Loyola et son rôle formatif dans l'accompagnement spirituel. L'apport des sciences humaines par l'herméneutique classique et la psychologie culturelle dans la lecture pastorale d'un tel récit*, Fribourg, Academic Press 2014, 552 p.

**Porter Joshua Roy**, *La Bible oubliée. Apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Paris, Albin Michel 2014, 400 p.

**Poulat Emile**, *Notre laïcité ! Ou les religions dans l'espace public*, Paris, Desclée de Brouwer 2014, 98 p.

**Rouet Albert**, *L'échelle de foi. Petites méditations sur la foi*, Paris, éditions franciscaines 2014, 174 p.

**Routhier Gilles**, *Autorité et magistère*, Paris, Médiaspaul 2014, 136 p.

**Salamolard Michel**, *Communautés chrétiennes, osez la crise*, Namur, Fidélité 2014, 198 p.

**Sandoz Dutoit Anne**, *Vieillir. Un temps pour grandir*, Bière, Cabédita 2014, 96 p.

**Simoens Yves**, *Homme et Femme. De la Genèse à l'Apocalypse. Textes - Interprétations*, Paris, Facultés jésuites de Paris 2014, 244 p.

**Sorrel Annie**, *Rajasthan. Des citadelles du désert à la douceur du Mewar*, Genève, Olizane 2014, 544 p.

**XXX**, *D'église en ashram. Cartographie de la diversité religieuse à Genève*, Genève, Centre intercantonal d'information sur les croyances 2014, 80 p.

**Zumstein Jean**, *Le visage et la tendresse de Dieu. Jésus sous le regard de Jean l'évangéliste*, Bière, Cabédita 2014, 88 p.

## Le silence

*Tout a commencé par une lecture, ou plutôt par une relecture. Feuilletant au hasard Œuvres de Nicolas Bouvier, un livre qui n'a pas quitté mon chevet depuis bientôt dix ans, je suis tombé sur cette phrase : « Au Japon le silence n'est jamais perçu comme une impolitesse ou quelque chose de lacunaire. On apprend à se taire au bon moment, à se faire passe-muraille. »*

*Cette anecdote m'a énormément frappé. Je ne suis jamais allé au Japon, je ne sais rien ou presque de cette culture et j'ignore si l'affirmation de Bouvier est exacte. Peu importe au fond. C'est ainsi qu'il a perçu cet étrange trait culturel : à Tokyo ou Nagasaki, on peut être en groupe ou à deux, boire un thé, rendre visite à un voisin, passer une nuit chez l'habitant, et laisser entre soi et l'autre le silence remplir l'espace. Ne pas meubler le vide avec des paroles. Se contenter d'être là, de regarder son interlocuteur, de lui sourire. Ne rien dire si l'on n'a rien à dire.*

*Je trouve ça très étonnant. Chez nous, le moindre silence est perçu comme une gêne, une corvée, voire un manque de savoir-vivre. Il faut nous voir lorsque, coincés par exemple dans un ascenseur avec un inconnu, on prend des pauses, on regarde obstinément le plafond, on pianote sur son téléphone, on fixe ses chaussures comme si elles détenaient le secret du monde. Et puis, lorsque le calvaire ne peut plus durer, lorsque vraiment c'en est trop, on prend son courage à deux mains et on lance une affirmation capitale sur, disons, le temps qu'il fait. L'inconnu en face sourit, soulagé qu'enfin ce maudit silence soit brisé, et répond en acquiesçant ou en rajoutant parfois une nouvelle donnée météorologique qui ne fait que répéter, dans des termes différents, l'affirmation précédente. Puis les portes de l'ascenseur s'ouvrent comme une libération et l'on se précipite ; enfin la gêne est passée, le calvaire s'achève.*

*Il y a quelque chose de très étrange - qui dit certainement quelque chose sur nous, mais j'ignore quoi - dans cette honte du silence. Même avec un proche, lors d'un dîner au restaurant ou autour d'un café, lorsque le flot de la conversation s'interrompt, lorsque les mots se tarissent, on sent aussitôt*

*une légère crispation, un début de gêne. Si l'on ne se parle pas, est-ce parce qu'au fond on n'a rien à se dire ? Peut-être n'a-t-on plus rien en commun ? Ou nous voyons-nous trop ? Ou pas assez ? Une ribambelle de questions douloureuses s'enclenche aussitôt. C'est inévitable, on juge ou on se sent jugé. On s'interroge, on s'inquiète.*

*Une amie m'a dit un jour qu'elle s'entendait particulièrement bien avec un proche, « parce qu'avec lui au moins, on n'est pas toujours obligé de parler ». Je me souviens avoir été autant surpris par cet aveu qu'en lisant l'anecdote japonaise de Bouvier. Ce que la plupart des gens auraient sans doute perçu comme une tare chez cet homme, mon amie y voyait une qualité. Savoir ne rien dire. Oser ne pas parler. Ne pas combler le vent par une flopée de mots. Cela ne l'incommodait pas, au contraire : elle y voyait une forme supérieure de liberté.*

*Je trouve cet état d'esprit très beau. Moi qui passe mon temps à écrire - à imposer des mots sur des choses qui le plus souvent s'en passeraient très bien - je ne cesse d'admirer la pertinence du silence.*

*Parler c'est dialoguer, c'est échanger, c'est partager, c'est vivre. Soit. Mais l'excès de paroles qui nous caractérise souvent finit par prendre l'aspect d'une cacophonie qui n'apporte rien d'autre qu'un amoncellement de bruits.*

*Oser être en face de quelqu'un, parler si nécessaire, se taire si le silence s'impose ; et alors se regarder, communiquer avec les mains, avec les yeux, ou simplement laisser les petits bruits du monde nous porter. Lorsque quelque chose est trop beau, ou trop triste, oser remplacer les mots par d'autres moyens de communication : gestes, regards, caresses. Silence s'il le faut. Sans doute cela peut-il dire autant que les mots qui sont passés par tant de bouches, qui ont été usés par tant de lèvres ou de plumes.*

*Si j'avais osé, rien que pour une fois, j'aurais laissé la page blanche après le titre de cette chronique. Pour montrer la puissance du silence. Mais alors la gêne, l'incompréhension que le silence aurait peut-être provoqué...*

**Matthieu Mégevand**



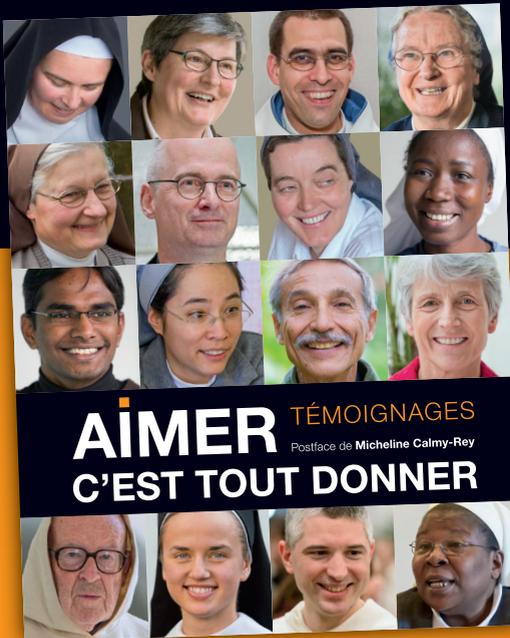
JAB  
CH-1227 Carouge  
PP/Journal

# Le Livre

Ils ont consacré leur vie  
à Jésus-Christ au service  
de leurs frères et sœurs.  
Ils témoignent.



Vie consacrée  
en Suisse  
*joie & liberté*



Plus de 80 témoignages de consacré-e-s  
Message du Pape François  
Préface du Père Albert Longchamp  
Postface de Madame Micheline Calmy-Rey  
Photographies de Jean-Claude Gadmer  
Dessins de Guézou

12 x 15 cm – 224 pages – CHF 10.-

  
Saint-Augustin

[www.vieconsacree.com](http://www.vieconsacree.com)

[info@vieconsacree.com](mailto:info@vieconsacree.com)

Association Édition «La Vie Consacrée»  
case postale 611, 1701 Fribourg  
compte postal 14-426196-5  
IBAN CH31 0900 0000 1442 6196 5